



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

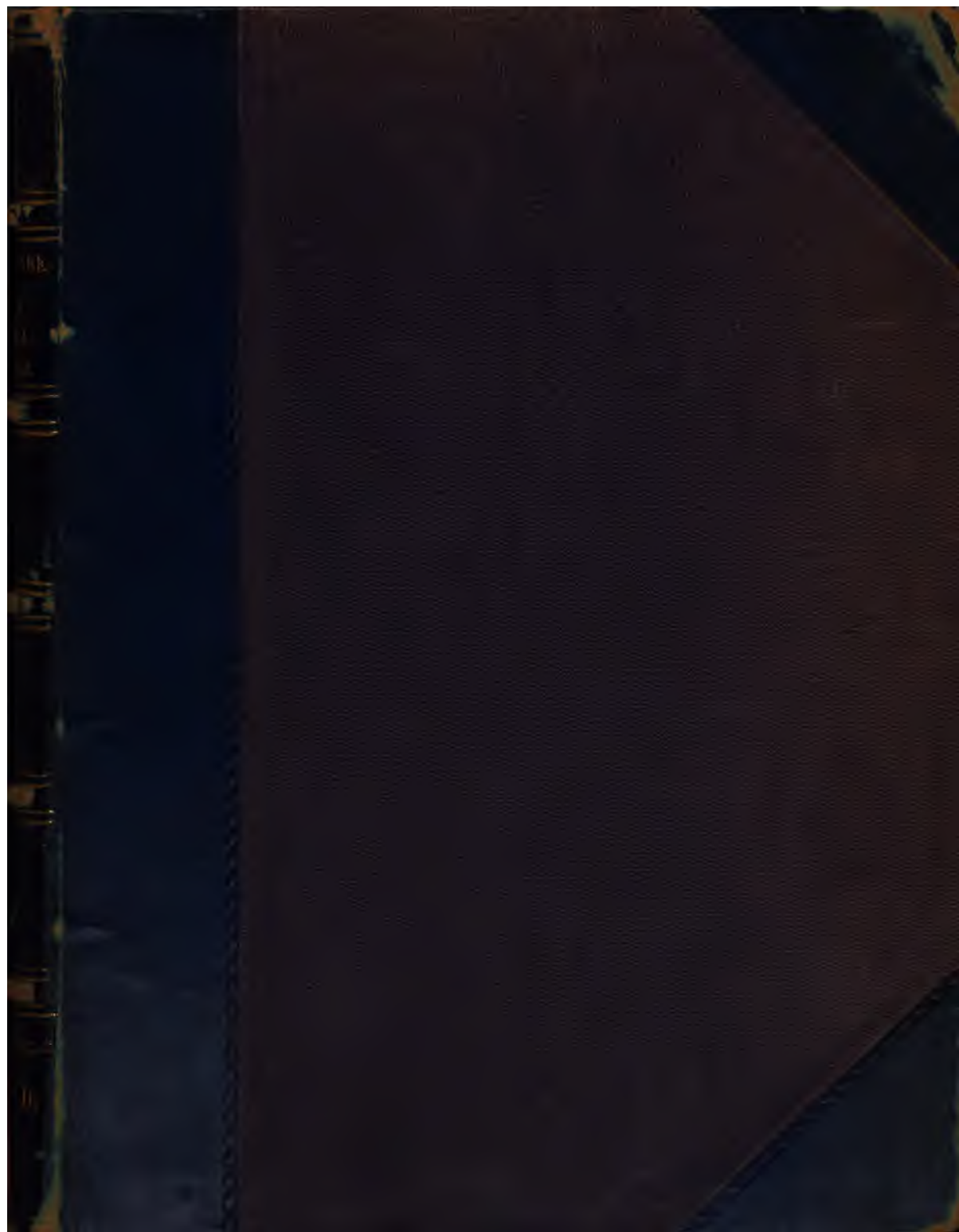
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

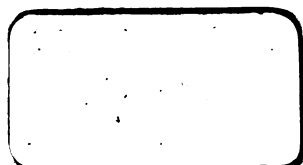




Bodleian Library Oxford



600070545R



1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100



ESSAI SUR LA PARODIE.

PAR OCTAVE DELEPIERRE.



LA PARODIE

CHEZ LES GRECS, CHEZ LES ROMAINS,
ET CHEZ LES MODERNES.



PAR OCTAVE DELEPIERRE.



LONDRES :

N. TRÜBNER ET CIE. 60, PATERNOSTER ROW.

1870.

275. n. 82.

INTRODUCTION.



T. François de Sales a dit :
“ Je ne fais pas, cher lec-
“ teur, profession d’être
“ écrivain ; je n’écris que
“ par rencontre et occurrence, et
“ afin que tu me sois plus amiable,
“ je t’avertis tout naïvement que je
“ n’écris rien que je n’aie appris
“ des autres. Ains j’ai une suffisante
“ excuse en cela, que je n’ai quasi
“ rien tiré de moi-même.”

A cela j’ajouterai ce qu’a dit un
docte Lyonnais¹ qui souvent, mais

¹ *Les Matanasiennes* ; Lettres suivies de
notes sur des riens philologiques, par un petit-
neveu du Prieur Ogier. Lyon, Charin,
1837, in 8°.

en vain, a voulu se cacher sous des pseudonymes : “Le sort d’une œuvre littéraire, quoiqu’elle vaille, est quelquefois de n’être point lue. “C’est rarement un malheur ; dans “tous les cas on s’en console aisément, lorsque, suivant l’expression “d’un auteur, on a su *coopérer* au “destin, en ne cherchant qu’une “publicité circonscrite.”



ESSAI SUR LA PARODIE.



LA satire qui a combattu toutes les tyrannies, féodale, cléricale, monarchique et populaire, a adopté différentes formes selon les circonstances. Le burlesque, la caricature, le grotesque et la parodie ont été ses armes, mais ces divers genres de satire rentrent parfois tellement l'un dans l'autre, que souvent il est difficile d'en apercevoir la différence.

Essayons de montrer ce que fut la parodie chez les anciens, ce qu'elle est chez les modernes, et comme elle se divise en plusieurs espèces.

Définissons d'abord avec exacti-

tude ce que nous nous proposons. Lorsque les mots *burlesque*, *caricature*, *grotesque* et *parodie*, s'appliquent à des œuvres littéraires, presque toujours ils présentent à l'esprit un sens presque identique, et pourtant il y a entre ces mots une grande différence de signification. Il est d'autant plus nécessaire de définir les mots avec exactitude, que les lexicographes et les critiques sont très peu d'accord entr'eux dans l'explication qu'ils donnent du mot *parodie*.

M. Patin, dans son *Répertoire* (alphabétique) *de la Littérature ancienne et moderne*, 30 vol. in 8°,¹ a inféré, au mot *Parodie*, la définition incomplète des *Eléments de Littérature* de *Marmontel*: "Le mérite et le but de la Parodie, y est-il dit, lorsqu'elle est bonne, est de faire sentir entre les plus grandes choses

¹ Paris, Castet de Courval, 1825.

“ et les plus petites, un rapport qui
“ par sa justesse et par sa nouveauté,
“ nous cause une vive surprise :
“ contraste et ressemblance, voilà les
“ sources de la bonne plaisanterie, et
“ c’est par là que la Parodie est in-
“ génieuse et piquante.” Plusieurs
autres auteurs, qu’il est inutile d’énu-
mérer, ne sont pas plus exacts.

L’excellent dictionnaire de *Richelet*, d’Amsterdam, 1732, contient un assez long article sur la Parodie, dont *Scaliger*, dit-il, a donné cette définition : “ Est igitur Parodia Rapsodia
“ inverfa, mutatis vocibus, ad ridi-
“ cula sensum retrahens.”¹

M. E. Littré, dans son admirable dictionnaire de la langue Française, distingue fort bien les différentes espèces de parodies, et profite, en le citant, de l’article de *Richelet* :

¹ Jules César Scaliger, au livre 1^{er}, chapitre 42 de sa *Poétique*.

“ Ce sont des ouvrages en prose ou
 “ en vers, où l’on tourne en raillerie
 “ d’autres ouvrages, en se servant de
 “ leurs expressions et de leurs idées,
 “ dans un sens ridicule et malin.
 “ La Parodie est la fille de la Rap-
 “ sodie, c’est à dire, qu’elle com-
 “ mence chez les Grecs, à propos
 “ des Rapsodies d’Homère.”¹

Littre donne ensuite quatre autres définitions du mot, et la dernière est celle où on l’applique à des pièces qui, n’ayant plus aucune ressemblance avec l’original, l’analysent ou le résument en ridicule, telle qu’est

¹ Lorsque les Rapsodes chantaient les vers de l’Iliade ou de l’Odyssée, et qu’ils trouvaient que ces récits ne remplissaient pas l’attente ou la curiosité des auditeurs, ils y mêlaient, pour les délasser, et par forme d’intermède, des petits poèmes composés des mêmes vers à peu près, qu’on avait récités, mais dont ils détournaient le sens, pour exprimer une autre chose, propre à divertir le public. C’est ce qu’ils appelaient *parodier*, de *παρά* et *ὠδὴ*, *contre-chant*.

la parodie amusante de *Desaugiers*, de l'opéra de la *Vestale*, par *Jouy*.

Dans le Dictionnaire Universel de Trévoux, de 1771, in folio, on avait déjà indiqué cinq sortes de parodies : 1^o le changement d'un seul mot dans un vers ; 2^o le changement d'une seule lettre dans un mot ; 3^o l'application sans changement, mais maligne, de quelques vers connus ; 4^o des vers dans le goût et le style de l'auteur qu'on veut parodier ; 5^o enfin un morceau, prose ou vers, d'un auteur, qu'on détourne à un autre sujet et à un autre sens, au moyen de quelques changements.

Ces définitions quoique justes à plusieurs égards, ne nous semblent pas assez insister sur le caractère distinctif de la Parodie, à notre point de vue, caractère très bien exprimé dans un *Traité des Belles-Lettres sur la poésie Française*.¹

¹ Par F. M. A. D. M. D. B. D. (Le Père

“ La Parodie, fille aînée de la
 “ satire, est aussi ancienne que la
 “ poésie même. Il est de l’essence
 “ de la Parodie de substituer tou-
 “ jours un nouveau sujet à celui
 “ qu’on parodie; aux sujets sérieux,
 “ des sujets légers et badins, en em-
 “ ployant autant que possible, les
 “ expressions de l’auteur parodié.”

C’est en effet cette distinction, la substitution d’un nouveau sujet, qui sépare la parodie du genre burlesque ou comique. Ainsi *le Virgile* de Scarron, et la *Henriade Travestie*, ne sont pas des parodies, parceque les sujets ne sont pas changés.¹ C’est seulement faire tenir aux mêmes

de Montespin, Jésuite) Avignon, 1747, in 12°. Ce petit traité curieux est difficile à trouver aujourd’hui.

¹ Voir aussi *L’homme des Bois*, soi-disant parodie de *l’homme des champs*, de Delille; *le Petit Neveu de l’Aretin*, burlesque du 4^{ème} livre de l’*Enéide*; une imitation comique de *l’Atala*, de Chateaubriant, &c.

personnages un langage trivial et bas, ce qui constitue le genre burlesque. Deux excellentes parodies sont le combat des rats et des grenouilles, attribué à Homère, et le Lutrin de Boileau, où tous les ornements de la belle poésie sont ajustés à un petit sujet.

Le contraste entre le langage de Scarron et celui de Virgile est loin d'être aussi plaisant que celui dont l'esprit est frappé lorsque l'on voit les rats et les grenouilles parler et agir comme les guerriers de l'Iliade, et la femme du perruquier, dans le Lutrin, prendre le ton de l'épopée, pour exhaler sa fureur, en parodiant les expressions de Didon.

Cette distinction qualificative de la parodie a été adoptée par M. Victor Fournel, dans sa *Littérature Indépendante, ou Essai de critique et d'érudition sur le 17^{me} siècle*. "La parodie," dit-il, "peut se con-

“ fondre souvent, et par beaucoup
 “ de points, avec le burlesque dont
 “ elle diffère toutefois en ce que,
 “ lorsqu’elle est complete, elle
 “ change le sujet et la condition
 “ des personnages, dans les œuvres
 “ qu’elle travestit.

“ Le premier soin d’un parodiste
 “ aux prises avec l’œuvre de Virgile,
 “ est d’enlever à chacun son titre, son
 “ sceptre et sa couronne. Il fait par
 “ exemple d’Enée, un commis-voya-
 “ geur sentimental et peu déniaisé ;
 “ de Didon, une aubergiste com-
 “ patissante, et de la conquête de
 “ l’Italie, quelque grotesque bataille,
 “ assortie à ces nouveaux person-
 “ nages.”

On peut encore nommer parodie
 selon l’abbé Sallier,¹ les vers faits
 dans le goût et le style de certains
 auteurs peu approuvés. Tels sont

¹ Mémoire sur l’origine de la Parodie, &c.
 Dans les *Mémoires de l’Académie des Inscrip-
 tions et Belles Lettres*, année 1733, in 4°.

les vers que Voiture et Sarrafin ont faits à l'imitation de ceux du poète Neufgermain, et le quatrain de Despréaux, où il a imité le durement des vers de la *Pucelle* de Chapelain.

Le même Académicien nous donne les règles suivantes, de la bonne parodie :

“ Le sujet que l'on entreprend
“ de parodier doit toujours être un
“ ouvrage connu, célèbre, estimé.
“ La critique d'une pièce médiocre
“ ne peut jamais devenir intéressante,
“ ni piquer la curiosité. Il faut que
“ l'imitation soit fidèle, que les
“ plaisanteries naissent du fond des
“ choses, et paraissent s'être pré-
“ sentées d'elles-mêmes, sans avoir
“ coûté aucune peine. Elles ne doi-
“ vent être ni déplacées ni répandues
“ sans ménagement. L'auteur d'une
“ parodie doit éviter avec soin trois
“ écueils bien dangereux : l'esprit
“ d'aigreur, la bassesse de l'expres-
“ sion et l'obscénité.

“ Le style de la parodie doit être
“ simple et naïf. Il ne faut pas
“ qu’un auteur espère aucun succès
“ de ses parodies, s’il n’a pas appris à
“ distinguer le simple et le naïf, du
“ plat et du bouffon, et s’il ignore
“ que le style le moins noble doit
“ avoir sa noblesse. Les préceptes
“ que donne Boileau, à l’occasion du
“ style burlesque, peuvent servir en-
“ core aujourd’hui de préservatif
“ contre les mauvaises parodies.
“ Donc pour donner à celle-ci son
“ véritable caractère, il faut qu’elle
“ imite fidèlement, sans avoir rien
“ de servile ni de contraint ; qu’elle
“ soit sévère sans aigreur ; naïve sans
“ bassesse ; qu’en un mot, sa plus
“ grande attention soit de joindre
“ l’utile à l’agréable.”

Si les opinions sur ce qui constitue véritablement la Parodie, ont été si diverses, ainsi que nous venons de le voir, c’est peut-être parcequ’il y a

eu un si grand nombre de savants qui se sont occupés de ce genre de littérature, tant en France qu'en Allemagne. Un des principaux est Henri Étienne qui, outre de nombreuses remarques dans ses innombrables travaux philologiques, a consacré deux ouvrages à la parodie.¹ Dans le premier il explique comment l'idée lui est venue de traiter ce sujet, pour soulager l'ennui de la route, un jour qu'il retournait chez lui, à cheval, à la suite d'une excursion à Vienne en Autriche. "Eas paginas equitans, ad fallendum viæ tædium scripsi." Il commence par expliquer la parodie la plus simple, celle qui consiste à changer un mot ou deux dans l'un ou l'autre

¹ Parodiæ morales H. Stephani & ejusdem centonum veterum et parodiarum utriusque linguæ exempla. 1575.

Homeri et Hesiodi Certamen, Matronis et aliorum parodiæ ex Homeri versibus confutæ. 1573.

vers d'un poète grec ou latin, de manière à en changer complètement le sens, ainsi :

Quidquid delirant reges plectuntur Achivi,
devient :

Quidquid delirant medici, plectuntur id ægri ;
ou bien :

Quidquid delirat conjux, id plectitur uxor.

On comprend que ces changements peuvent se faire à l'infini. Henri Etienne remplit 150 pages de ces variations prises dans Virgile, Horace, Ovide, Claudien.

Dans la seconde partie de ce petit traité, l'auteur, après d'assez longs détails sur les Centons, rappelle que les anciens, Diogène le Cynique, Socrate, Platon, etc. ont souvent détourné le sens de quelques vers d'Homère, pour les appliquer à des circonstances différentes. Il donne

ensuite plusieurs exemples de la parodie grecque et latine.¹

Dans son second ouvrage, H. Etienne présente des parodies grecques de Matron, d'Hégémon, d'Hipponax, &c., et il ajoute des parodies latines de Jules César Scaliger et de Joseph Scaliger, son fils.

Nous verrons ci après que plusieurs autres écrivains en France, n'ont pas dédaigné de s'occuper de ce genre.

Le savant philologue Allemand

¹ C'est à cette sorte de parodie que se rapporte l'anecdote de Diogène de Laerte dans *Les vies et doctrines des Philosophes*, à l'article *Carnéade*. Un des disciples qui fréquentaient les leçons de ce dernier, nommé Mentor de Bithynia, était devenu son rival, et aimait la maîtresse de Carnéade qui irrité lui lança dans un de ses discours ces vers, parodiés d'Homère: "Ici habite un certain veillard
" bouffi de vanité," (Odyss. chant 1^{er}, vers 349), "qui pour l'extérieur et la voix ressemble à Mentor." (Odyss. ch. 2. v. 401.)
" J'ordonne qu'on le chasse de cette école." (Sophocl. Antig. v. 203). Mentor loin de

Moser a également dirigé, à deux reprises, son attention vers le même objet.¹ Il établit la différence qu'il y a entre la parodie et cinq ou fix autres formes de styles qui approchent de ce genre, entr'autres la *Palinodie* ;²

se laisser interdire par cette sortie, se leva, et continuant la citation, repliqua : " Il dit, et " celui-ci se leva à l'instant." Puis il quitta la salle.

¹ Geo. Henr. Moser's *Parodiarum græcarum exempla ex Aristophane, Plutarcho et Luciano excerpta*. Ulm. 1819.

Studien Herausgegeben von Carl Daub und Fried. Greuzer, professoren in Heidelberg. 1809, 8°. Au 6^{ème} vol. se trouve l'essai de Moser : *Ueber die Parodische Poesie der Griechen*.

² *Palinodie*, chant à rebours, de Πάλιν et ὤδη. Les anciens appelaient ainsi des pièces de vers dans lesquels on disait le contraire de ce qu'on avait dit dans une pièce précédente. Rollin nous apprend que Stésichore ayant perdu la vue, en punition des vers mordants et satiriques qu'il avait fait contre Hélène, il ne la recouvra qu'après avoir composé une nouvelle pièce de vers, contraire à la première ; ce qu'on désigna sous le nom de *Palinodie*.

puis viennent plusieurs exemples de parodies grecques et latines.

Dans l'Encyclopédie de Ersch et F. G. Gruber,¹ on trouve d'amples renseignements sur la Parodie chez les anciens, ainsi que de nombreux exemples. Il fait observer à juste titre que Flögel² en parlant de ce genre a fait un singulier mélange de choses disparates, et s'est complètement trompé dans sa division en sept classes. M^r. Fred. W. Ebeling a publié à Leipzig, 1869, en 3 vol. in 8°, une histoire de la Littérature comique de l'Allemagne depuis le 18^{ième} siècle. On y trouve beaucoup

¹ Allgemeine Encyclopädie &c.; Leipzig, 1839. Douzième volume, p. 266. L'article établit une distinction très juste entre la parodie et la style burlesque et comique.

² Geschichte der Komischen Liter. vol. 1. p. 349, et vol. 3, p. 351. Ainsi que Geschichte des Groteskkomischen, p. 107. Fred. W. Ebeling a remanié le travail de Flögel, dont il a donné une nouvelle édition in 8°, avec planches, à Leipzig, en 1862.

plus de développements que dans l'ouvrage de Flögel. Malheureusement dans le chapitre consacré à la Parodie, il confond ce genre avec le burlesque et les poèmes travestis, de sorte que, n'ayant pu examiner tous les auteurs qu'il cite, nous n'avons pas hasardé de citer à faux peut-être les ouvrages dont il fait mention.

N'oublions pas de mentionner aussi la dissertation inaugurale de Weland¹ qui renferme des détails très intéressants sur la matière.

Maintenant que nous avons montré que la Parodie a fixé l'attention des savants de France et d'Allemagne, et qu'elle a une certaine importance dans l'histoire de la Littérature, voyons ce que les anciens nous ont laissé sur ce sujet. Nous examinerons après cela, ce

¹ De præcipuis parodiarum Homericarum scriptoribus, dissertatio inauguralis, 8 de Mai, Gott. 1833.

qu'est devenue la Parodie dans les temps modernes.

Outre les Rapfodes Homériques, *Athénée* nous apprend qu'il y eut en Grèce un assez grand nombre de poètes parodistes. *Eubée*, de Paros, contemporain de Philippe de Macédoine, était un des principaux d'entr'eux. On avait quatre livres de ses parodies.

Polémon, au livre 12^{ième} de son ouvrage sur *Timée*, regarde *Beotus* et *Eubée* comme d'élégants écrivains parodistes dont les plaisanteries ont beaucoup de sel, et qui ont même surpassé leur devanciers.

Matron, autre poète grec, parodia plusieurs milliers des vers d'Homère, en les appliquant à l'art culinaire et au marché de comestibles.

Les uns disent que ce fut *Hippanax*, le poète comique, qui florissait vers la soixantième Olympiade, qui imagina cette espèce de poésie.

D'autres veulent que ce fut Hégémon, de Thafos, île de la mer Egée,¹ qui le premier disputa en ce genre le prix aux jeux publics d'Athènes, et y remporta le prix par sa *Gigantomachie*.

La tradition nous apprend que telle fut la gaieté folle qui faisit les auditeurs, lorsqu'il récita ce combat des géants, que malgré la nouvelle qu'on vint apporter au théâtre, d'un grand désastre éprouvé en Sicile, par l'armée Athénienne, le public voulut entendre le poème jusqu'à la fin.

Il nous reste trop peu de choses des parodies d'Hipponax, et d'Hégémon, pour nous permettre de juger de la vivacité de leurs plaifanteries.² Plus tard CEnonas, né en Italie, acquit

¹ Il vivait environ 428 ans avant l'ère Chrétienne, et fut l'ami particulier d'Alcibiade.

² Voir *Homeri et Hesiodi certamen, Matronis et aliorum parodiæ ex Homeri versibus confutæ*, par Henri Etienne. 1573, in 8°.

aussi un grand renom par ses parodies des *Citharædes*¹ ou chanteurs publics qui s'accompagnaient de la cithare. Il semble toutefois que c'était plutôt le burlesque qu'il cultivait, car *Aristoxène* nous dit que ce fut lui qui représenta Polyphème chantant des chansons langoureuses et comiques, et Ulysse parlant le langage du bas peuple, lorsqu'il paraît après son naufrage.

Il est très probable que lors même que les parodies d'Hipponax et d'Hégémon eussent été conservées, nous n'aurions pu en apprécier le sel ni la finesse, pas plus que dans une vingtaine de siècles, les habitants d'un pays éloigné, ayant d'autres mœurs et parlant une autre langue, ne comprendront les plaisanteries et le comique du *Charivari* français, ou du *Punch* Anglais.

¹ Athénée, Banquet des Savants, liv. 1^{er}.

Les parodies qui abondent dans les comédies d'Aristophane, sont beaucoup plus intelligibles pour nous, d'abord parceque nous possédons les ouvrages d'Euripide et autres, dont il a parodié les passages, et aussi parceque, grâce à Thucydide et aux auteurs grecs qui nous sont conservés, nous comprenons presque aussi bien l'époque de Socrate et de Cléon, que celle de Louis XIV.

Les dialogues de Lucien de Samosate sont également parsemés d'abondantes parodies d'Homère, d'Hésiode, d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide. Le 44^{ième} dialogue tout entier : *Jupiter le tragique*, en est rempli.

Dans son *Histoire Véritable*, parodie très ingénieuse et souvent imitée depuis, des contes à dormir debout, de Jamblique et d'Antoine Diogène,¹

¹ Voir à ce sujet *l'Histoire du roman, et de ses rapports avec l'histoire dans l'antiquité*

il s'est moqué des histoires extravagantes dont la lecture, à ce qu'il paraît, était de son temps, fort goûtée.

Lucien lui-même prévient son lecteur que parmi tous les récits, il n'en est pas un qui ne fasse allusion à des fictions publiées sur un ton sérieux, par des poètes, des philosophes et des historiens. C'est donc une véritable parodie qu'il a voulu faire.

Le goût de parodier avait pris chez les grecs un tel empire qu'ils l'appliquaient même à la peinture. Nous possédons deux vases Etrusques où est représentée en véritable parodie, la visite de Jupiter à Alcmène.¹

On doit faire remarquer ici qu'

grecque et latine, par A. Chassang. 1 vol. 8°. Paris, 1862.

¹ Panhofka ; Antiques du Cabinet Poursuivants, pl. x. et Winckelmann ; vases jadis dans la Bibliothèque du Vatican, aujourd'hui à St. Peterbourg.

Pline, dans son *Histoire Naturelle*, liv. 35, rapporte plusieurs autres exemples.

aucun poète n'a été plus souvent et plus universellement parodié qu'Homère. Il paraît que Timon le Sillographe n'avait pas puisé ailleurs que dans ce poète, les fonds des ses parodies dont il avait composé quatre livres. Les fragments qui nous en restent, en font une bonne preuve. On appelait ces pièces de vers *SILLES* parcequ'on y faisait parler Silène.¹

Les Romains à leur tour adoptèrent ce goût des Grecs, comme on le voit sur les murs de Pompeii et d'Herculanum. Une peinture entre autres représente sous la forme d'animaux, Enée sauvant son père Anchise et son fils Ascagne, des ruines de Troie en flammes.²

Les Latins, plus heureux à imiter

¹ Histoire de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles Lettres. Paris, 1733, in 4°. Tome 7; Discours sur l'origine et le caractère de la Parodie, par l'abbé Sallier.

² Pour plus de détails sur ce sujet, consultez un travail très curieux de *Panofka*: "*Parodieen*

que féconds à inventer, se sont aussi exercés à la composition de parodies en vers. Cicéron, dans le second livre de *l'Orateur*, en désigne différentes sortes. Parmi celles qui nous restent, il en est une très vive et très piquante, que Joseph Scaliger, fils de Jules César Scaliger, a insérée dans ses *Catalectes* (Lugd. Batav. 1617, 8vo.).

C'est une imitation de l'éloge d'un vaisseau, par Catulle, faite à l'occasion de l'étonnante fortune de *Ventidius Bassus*. Cet homme, de la plus basse extraction et qui avait été mulletier, s'éleva peu à peu, grâce à la faveur de César, et finit par arriver au Consulat. Le peuple romain qui se souvenait d'avoir vu Ventidius Bassus gagner son pain à soigner des

“und Karikaturen auf werken der Klassischen
“Kunst,” inséré dans le volume de 1854 des
“Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften
“zu Berlin.”

mulets, afficha dans les rues de Rome, la fatire suivante :

“ Accourez tous, augures et aruspices ; un prodige inoui vient d’arriver ; celui qui frottait les mulets “ a été fait Consul.”

Au nombre des pasquinades dirigées contre cet homme, est la parodie du *Phœlus* de Catulle ; attribuée à Virgile, de dix sept ans plus jeune que le poète de Sirmium :

Sabinus ille quem videtis hospites,
Ait fuisse mulio celerrimus.

Tibi hæc fuisse, et esse cognitissima
Ait Sabinus, ultima ex origine.
Tua stetit dicit in voragine,
Tua in palude deposuisse farcinas,
Et inde tot per orbitosa millia
Jugum tulisse ; læva sive dextera
Strigare mulas, sive utrumque cœperat ;
Neque ulla vota semitalibus Deis
Sibi esse facta, propter hoc novissimum
Paterna lora, proximumque pectinem.
Sed hæc prius fuere ; nunc eburnea
Sedetque fede, seque dedicat tibi
Gemelle Castor, et gemelle castoris.

Virgile, comme tous les grands poètes, eut plusieurs détracteurs. Un d'eux parodia, à ce qu'il paraît, ses Bucoliques.¹ La première commençait par ce vers :

Tityre, si toga calda tibi est, quo tegmine
fagi ?

Et un autre critiquait son style :

Dic mihi, Damæta, cujum pecus ? anne
latinum ?

Non, verum Ægonis. Nostri sic rure lo-
quantur.

Quoiqu'il nous reste très peu de chose des parodies des Latins,² il n'en est pas moins vrai que Vavasseur a soutenu une thèse infoutenable

¹ Donat, dans sa vie de Virgile, rapporte que : " Pro'atis Bucolicis innominatus quidam scripsit *Antibucolica*, duas modo eclogas, sed infulsissimè Παρωδήσας, quarum prioris initium est : 'Tytire,' " &c.

² Nous ne mettons point dans cette classe l'*Apocoloquintose* de L. A. Sénèque, qui n'est qu'une apothéose bouffonne dirigée contre l'Empereur Claude.

dans son livre *De ludicrâ dictione*, où il prétend que ni les auteurs grecs, ni les écrivains Latins ne se sont jamais servi du style burlesque ni de la parodie. Ce qu'il y a de plus singulier dans ce traité, c'est que l'auteur lui-même donne d'un bout à l'autre la preuve du contraire de ce qu'il soutient. " Quid dissimulem, dit il, en " parlant des Grecs, varias Aristophanis, multiplicesque parodias, " quas partim ex Homeri, Pindari, " Æschyli, Euripidis concinnavit ver- " sibus, partim ex diversis aliorum " dictis et sententiis."

Il avoue la même chose de Lucien : Quis, demande-t-il, " epica " Homeri, Hesiodi et aliorum ; quis " tragica Æschyli, Sophoclis, Euripidis comica fecit ?"

Qu'est ce ceci, sinon la parodie ? Et que signifie le *vertebant seria ludo*, de l'art poétique d'Horace ? Les contradictions de Vavasseur sont vrai-

ment étonnantes. Dans un chapitre consacré exprès à prouver que : “ Marcus Cicero de ludicrâ dictione “ nihil præscripsit,” il donne précisément les préceptes de Cicéron sur ce sujet :

“ Duplex omninò est jocandi genus ; unum illiberale, petulans, “ flagitiosum, obscenum ; alterum, “ elegans, urbanum, ingeniosum, “ facetum.”

Après ceci, et plusieurs autres passages de la même signification, comment expliquer la conclusion que Vavasseur tire de son traité en 462 pages in 4to.

“ Hic contendere possevideor quia “ nemo veterum adhibuit ridiculam “ et jocularum orationem, nemo de “ eâ memoravit.” Que signifie alors *Ludicra Dictio*,¹ et les *Parodiæ* qu’il avoue qu’on trouve dans Aristophane et dans Lucien ?

¹ *Ludicer*, vel *Ludicrus*, jocularis, luforius.

Sans parler de l'ancienne parodie du *Phasélus*, citée ci-dessus, et attribuée à Virgile, un autre exemple ferait la caustique réponse que fit l'empereur Adrien au poète Florus qui avait dit :

Ego nolo Cæsar esse,
Ambulare per Britannos,
Scythicas pati pruinas, &c.

et auquel il repliqua :

Ego nolo Florus esse,
Ambulare per tabernas,
Latitare per popinas,
Culices pati rotundos, &c.

Il est probable que sous les Empereurs, et pendant les deux ou trois premiers siècles de l'ère chrétienne, plus d'un écrivain composa des parodies, mais le temps les a détruites. Ce qui rend cette supposition probable, c'est que les murs de Pompéï

Ludicræ artes sunt quæ ad voluptatem aurium tendunt. Totius Latinitatis Lexicon J. Facciolati et A. Forcellini.

nous en ont conservé quelques unes dans ce que les Italiens appellent *Graffiti*, dessins ou inscriptions tracés sur les murs à l'aide d'un filet ou d'un clou. Il en existe un assez grand nombre.¹

Dans la longue période entre l'antiquité et ce qu'on est convenu d'appeler le moyen-âge, l'ordre fo-

¹ On peut en voir des exemples dans l'ouvrage de Mr. Thomas Wright: *History of Caricature and Grotesque in Literature and Art*. Londres, 1865, in 4°. p. 33 et suiv. La définition précise de la Parodie, bien différente de celle de la caricature, doit s'appliquer aussi à la peinture, à la gravure et à la sculpture, mais nos limites ne nous permettent pas d'aborder ce sujet. Nous nous bornons à traiter la Parodie littéraire.

Citons toutefois un exemple curieux, entre mille, de la parodie sculptée. En 1298, un *imagier* que les chroniqueurs disent "Célèbre" s'imagina de représenter sur le chapiteau d'une colonne de la Cathédrale de Strasbourg, des figures parodiant toutes les cérémonies de la Messe. Un ours portait le bénitier et le goupillon; un loup tenait la croix; derrière lui

cial subit une complete transformation.

Pendant cette époque de transition, les traces de la littérature des parodies nous échappent ; mais il est curieux d'observer comment le clergé commença de bonne heure à imiter les anciens, en parodiant les sujets religieux.

Une des plus anciennes pièces de ce genre, est rapportée par Edelestand du Méril.¹ C'est la parodie du Festin des Noces de Cana, que donne

un lièvre l'éclairait de son flambeau ; l'autre face du chapiteau représentait un âne, revêtu d'habits sacerdotaux, disant la Messe devant un autel sur lequel se voyait un calice, et l'Eucologe entr'ouvert. Le diacre chantant l'évangile, n'était autre qu'un second âne auquel un singe servait de sous-diacre. Ces figures ont été détruites. (Voir le *Bibliophile François illustré*, année 1869, page 82. *L'art satirique d'après les monuments*.)

¹ *Poésies populaires latines antérieures au douzième siècle*. 1 vol. in 8°. p. 193. Paris, 1843.

un roi de l'Orient, nommé Johel.¹ Le nombre des invités est considérable. Adam prend la première place, et à côté de lui Eve s'assied sur un tas de feuillage. Cain est assis sur une charrue, Abel sur une urne à lait, Noé sur une arche, Abraham sous un arbre. Job se plaint d'être obligé de s'asseoir sur un tas de fumier; Moïse a pour siège des pierres, Tobie, un lit, Benjamin, un sac, Jésus, un puits, &c. Pendant le repas, dont la description est une complete parodie, David joue de la harpe, et Marie, du tabor, et Herodias danse.

A la fin du banquet: "Saturatone vini fopitus jacebat Adam,

¹ Pour rendre le rapprochement plus clair, on lit dans la copie qu'en envoya Rabanus Maurus au Roi Lothaire: "quidam præpotens rex, habitans in partibus orientis, nomine *Abbatheos* (Dieu le Père) habensque unicum filium vocabulo *Theos*, nuptias ei facere voluit," etc.

“ ebrius obdormivit Noe, fatis bibe-
“ rat Loth, stertebat Holofernes,
“ somnus tenebat Jonam, vigilabat
“ propè gallum Petrus,” &c.

C'est à tort qu'on attribue cette pièce à St. Cyprien qui vivait au troisième siècle ; du reste, quelque soit l'auteur de cette Cène, elle n'en est pas moins fort ancienne, et elle a d'incontestables droits, dit Mr. du Ménil, à l'attention des historiens de la littérature.

Ce ne fut qu'au 11^{ème} siècle, nous dit l'*Histoire Littéraire de France* (tom. vii. p. 129,) que quelques écrivains donnèrent dans le genre satirique, qui jusqu'alors avait été très rare en France. Peut-être le goût leur en vint-il des poètes provençaux qui en faisaient beaucoup usage. Mais sur le pied qu'était alors la poésie, la satire n'avait ni la vivacité ni ces traits agréables que demande ce genre de poésie.

Dès le douzième siècle, il y eut abondance d'écrits fatiriques de bien des genres, mais on ne rencontre que peu ou point de parodies dans le sens restreint que nous donnons à ce mot. La raison en est que cette sorte de parodie est la contre partie bouffonne d'une œuvre littéraire populaire sérieuse. Or ces écrits fatiriques s'occupaient d'abord de la critique des mœurs, des institutions et des abus en général, mais il n'existait pas d'œuvre littéraire qui fut assez célèbre ou qui fixât assez l'attention pour qu'on songeât à la parodier. D'ailleurs, comme le fait observer encore l'*Histoire Littéraire de la France*, (tom. ix. p. 171 de la réimpression,) les auteurs manquaient de presque tous les talents nécessaires pour réussir dans la parodie.

Ce genre, en général amusement des littératures vieillissantes qui commencent à ne plus respecter leurs

plus belles œuvres,¹ est cependant une des formes que prit d'assez bonne heure, tant en vers qu'en prose, l'esprit railleur de nos ayeux. Au treizième siècle on désignait généralement les parodies sous le nom de *Fatrasies*.

Les prières chrétiennes, les cérémonies de l'Eglise, sont parodiées en se servant de la langue que parlait l'Eglise elle-même. Nous avons en latin, dans des manuscrits du siècle de Saint Louis, des facéties où sont calquées, avec une fidélité dérisoire, les paroles consacrées aux offices et aux rites de la Liturgie.

Ainsi on trouve une messe des buveurs dans un manuscrit de la Bibliothèque Harléienne, No. 913, dont nous extrayons quelques passages seulement.

¹ Histoire littéraire de la France, in 4°, tome xxiii. page 493.

“ Incipit Missa de Potatoribus.

“Introibo ad altare Bacchi. R.

“Ad eum qui lætificat cor hominis.

“Confiteor reo Baccho omnipotenti, et reo vino coloris rubei et omnibus ciphis ejus, et vobis potatoribus, me nimis gulose potasse per nimiam nauseam rei Bacchi potatione, sternutatione, oscitatione maxima, mea crupa, mea maxima crupa. Ideo precor beatissimum Bacchum et omnes ciphas ejus, et vos fratres potatores, ut potetis pro me ad dominum reum Bacchum, ut misereatur mei,” &c.

“*Oratio.* Tu qui multitudinem rusticorum ad servitium Clericorum venire fecisti et militum, et inter nos et ipsos discordiam seminasti, da nobis quæsumus, de eorum laboribus vivere et eorum uxoribus uti, et de mortificatione eorum gaudere, per dominum nos-

“trum reum Bacchum, qui bibit et
 “poculat, per omnia pocula pocu-
 “lorum.”¹

Ces travestissements n'ont épargné ni le *pater*, ni le *credo*, ni le *confiteor*. Dans un manuscrit du temps d'Edouard III. d'Angleterre, en la possession de George Matcham, Esq. de Newhouse, comté de Wilts, on lit la parodie suivante d'un Evangile :

“*Initium fallacis Evangelii*
 “*secundum Lupum.*”

“In illo tempore cum natus esset
 “Bacchus in Waltona, in diebus Ed-
 “uardi Regis, ecce magni potatores
 “de omnibus partibus venerant, di-
 “centes ; Ubi est qui natus est rex

¹ L'Eglise de Sens possédait encore au siècle dernier un manuscrit complet de la messe des Fous. C'était un mélange confus de quolibets, d'alleluia grotesques, de latin bouffon, en un mot la cérémonie complète, mêlée à la licence des Saturnales. Ducange nous a laissé dans son *Glossaire* une analyse très détaillée de l'office de l'âne d'après le rituel de Reims.

“ ribaldorum, dux potatorum, glouti-
“ norum, villanorum? Vidimus fig-
“ num ejus in oriente, et in omnibus
“ partibus villæ Oxoniæ, et venimus
“ cum muneribus adorare eum. Au-
“ diens autem hæc, Eduardus Rex
“ turbatus est, et omnis Oxonia cum
“ eo, et convocatis magistris pota-
“ toribus, diligenter didicit ab eis
“ tempus ipsius signi quod viderant
“ in Oriente. Et statim procedentes,
“ viderunt doleum reum Bacchum.
“ Et intrantes domum, invenerunt
“ doleum plenum, et obtulerunt ei
“ munera aurum, argentum et plum-
“ bum. Et responso accepto in
“ fomnis, ne redirent ad bonitatem
“ per aliam viam, reversi sunt in
“ miseriam suam. Et cum inebriati
“ essent potatores, unus eorum ce-
“ cidit in lutum, vinum autem per
“ os ejus exierat habundanter.”

De même que l'Angleterre, l'Alle-
magne, trois siècles avant la Réforme

parodiait les Evangiles pour mieux décrier les exactions de la Chancellerie Pontificale.¹

Un ouvrage assez rare contenant des pièces composées en différents temps et par différents auteurs, contre les Papes, les Prélats et les religieux en général, renferme aussi plusieurs parodies de ce genre. Sallengre, dans ses *Mémoires de Littérature*, pense que cet ouvrage aurait eu pour éditeur Cælius Secundus Curio, savant Piémontais qui avait souffert en Italie une rude persécution, parce qu'il était suspect de protestantisme. Quoiqu'il en soit, plusieurs des parodies de ce livre,² sont d'une date très ancienne.

¹ On trouve plusieurs de ces parodies dans les *Carmina Burana*, Stuttgart, 1847. 8°. ; et dans *Poems of Walter Mapes*, publiés pour la *Camden Society*, par le savant Thomas Wright.

² *Pasquillorum Tomi duo, quorum primo versibus et rhythmis, altero solutâ oratione conscripta quam plurima continentur ad exhilarandum, &c.* Eleutheropoli, 1544, in 8°.

Voici une violente satire contre
l'avarice des Papes :

“ Evangelium secundum Pasquillum.

“ In illo tempore dixit Papa rapax
“ Cardinalibus suis : cum venerit
“ filius hominis ad fedem Majestatis
“ nostræ, dicat hostiarius illi : Amice,
“ ad quid venisti ? et si perseveraverit
“ pulsans, nihil dans, Projicite eum
“ in tenebras exteriores, ligatis pedi-
“ bus et manibus. Cardinales vero
“ dixerunt ei : Magister, quid faci-
“ endo possidebimus pecuniam ? Ille
“ verò respondit : In lege scriptum
“ est : Diligite aurum et argentum
“ ex toto corde vestro, et ex totâ
“ animâ vestrâ, et pecuniam, sicut
“ vosmetipsos. Hoc facite et vivatis.
“ Hoc enim mandatum do vobis, ut
“ quemadmodum ego facio, sic et
“ vos faciatis. Tunc venit ad curiam
“ quidam clericus valde pauper qui
“ oppressus ab episcopo suo erat.

“ Non poterat intrare ad Papam
“ quia pauperrimus. Tunc hostiarii
“ percusserunt eum, dicentes : Vade
“ retro, Sathanas, quoniam non scis
“ quia pauper es, non licet enim in
“ conspectu Dei nostri Papæ quem-
“ quam vacuum apparere.
“ Tunc venit paulopost quidam
“ Episcopus Symoniacus, impingna-
“ tus, qui per seditionem homicidium
“ fecerat, et erat valdè dives. Car-
“ dinales autem clamaverunt cum
“ viderunt eum, dicentes : Benedic-
“ tus qui venit in nomine auri et
“ argenti. Tunc episcopus ille apertis
“ thesauris suis, primò hostiariis,
“ secundò Cardinalibus munera pre-
“ tiosa et vestes pretiosas obtulit, et
“ camerariis et Cancellariis, et arbi-
“ trati sunt quod plus essent accep-
“ turi. At ille volens se justificare,
“ dedit decem talenta. Audiens hoc
“ Papa qui ad mortem infirmabatur,
“ lætatus est valdè, et conversus ad

“ Cardinales, ait illis : Amen, amen,
 “ dico vobis, non inveni tantam
 “ fidem in Israel et omni Judæâ.
 “ Transiit Episcopus primam et se-
 “ cundam custodiam, et venit ad
 “ portam quæ ultrò aperta est illi.
 “ Videns autem quod Papa infirma-
 “ batur ad mortem, ad lectum ejus
 “ aurum et argentum misit, et statim
 “ liberatus est homo, et Papa sur-
 “ gens dedit gloriam auro et argento,
 “ et osculatus est eum, dicens : Benè
 “ hùc venisti. Cardinales vero una-
 “ nimiter et concorditer dixerunt :
 “ Verè hic homo justus est ; et Papa
 “ respondit : Si quid petierit in no-
 “ mine auri et argenti, fiat ei.

“ Tunc Papa sedens pro tribunali
 “ in loco qui dicitur *Philargaritha*,
 “ quod est interpretatum *Avaritia*,
 “ dicebat Cardinalibus suis : Beati
 “ donantes et qui possedunt pecu-
 “ niam, quoniam ipsorum est Curia
 “ Romana ; et qui non habet in-

“ duatur confusione et fit vobis ficut
 “ Ethnicus et Publicanas. Expedit
 “ enim ei ut mola afinaria suspen-
 “ datur ad collum ejus et projiciatur
 “ ad profundum maris. Et iterum
 “ videte ne quis vos seducat : qui-
 “ cumque vult pecuniam dare, ad nos
 “ eum introducite, et qui eam habet,
 “ obtinebit quodcumque petit, et qui
 “ non habet, anathema fit. Cardi-
 “ nales autem dixerunt : Hæc omnia
 “ servabimus totâ virtute nostrâ.
 “ Audiens hoc Papa, miratus est valde
 “ dicens : Amen, amen, dico vobis,
 “ non memini tantam fidem in
 “ Hierusalem, quantam in vobis.
 “ Hoc autem facite in auri comme-
 “ morationem. Exemplum enim re-
 “ linquo vobis ut quemadmodum ego
 “ facio, sic et vos faciatis et rapiatis.”¹

¹ Cette parodie a été également insérée par Edel. Du Ménil dans ses *Poésies populaires latines antérieures au XII^{ème} siècle*, mais d'après un texte moins complet que le nôtre.

Des parodies du même genre se trouvent dans divers recueils. En voici une sur le généalogie du Pape.

“ Liber generationis Antichristi
“ filii diaboli. Diabolus genuit Pa-
“ pam, Papa verò genuit Bullam ;
“ Bulla verò genuit Ceram ; deindè
“ Cera genuit Plumbum, Plumbum
“ verò Indulgentium, &c.

“ Invidia verò genuit tumultum
“ rusticorum, in quo revelatus est
“ filius Iniquitatis qui vocatur Anti-
“ christus.”

La langue française fut employée de bonne heure à ces sortes de parodies. Ainsi nous avons le *Pater-noster de l'usurier*, celui du vin, de l'amour, &c., le *credo du Ribaud*, &c.¹

Aux 13^{ième} et 14^{ième} siècles les

¹ Au 9^{ième} vol. du *Recueil des Poésies Françaises des XV et XVI^{ième} siècles*, par Anatole de Montaiglon, Paris, 1865, in 12°, se trouve une chanson parodie du *Pater* et de *l'Ave*, et au 7^{ième} vol. un *Noël* fatirique qui parodie les formes de la Messe.

chançons de Gestes, cette forme primitive de l'Epopée, commencèrent à faire sentir leur monotonie. On finit par s'en lasser, et l'opposition populaire contre la chevalerie, grandissant de jour en jour, bientôt parurent la véritable Parodie, et les travestissements de ces poèmes, œuvres de l'esprit enthousiaste et guerrier.

Sous le titre de *Dit d'aventure*, nous trouvons au 13^{ième} siècle un pendant à *l'histoire véritable* de Lucien.

Dans une de ces forêts enchantées dont le description est calquée d'une façon ridicule sur celle des épopées, cinq brigands frappent le héros, de leurs épées et de leurs poignards, mais sans le blesser, et le laissent attaché à un arbre. Puis une louve avec ses douze louveteaux, le délie, et ne lui fait aucun mal. Traversant ensuite une profonde rivière, sur une étroite planche, il tombe, et lorsqu'il a fait trois ou quatre lieues

dans le courant, il se trouve arrêté dans une nasse de pêcheur. Celui-ci meurt d'effroi, en voyant notre héros s'élancer sur la rive. Une horrible tempête éclate alors, et vomit sur la terre un monstre qui saisit le voyageur par la tête, et l'avale aussi facilement qu'il eut fait une souris morte, ou une alouette. Un grand taureau sauvage perce le monstre d'un coup de corne qui pénètre jusqu'en ses entrailles, et atteint même légèrement l'épaule du véridique voyageur, encore enfermé dans cette affreuse prison. Après avoir exprimé la joie de pouvoir enfin respirer, le narrateur se refuse, dit-il, à poursuivre son incroyable histoire parce qu'il craint de passer pour menteur.¹

¹ Les volumes 23 et 24 de la continuation de *l'Histoire Littéraire de la France* citent plusieurs de ces parodies. Un plus long poème que le précédent, celui d'*Audigier* parodie d'une manière plus directe encore et plus outrageante les romans d'aventures, les

Dès le treizième siècle paraît la parodie politique aussi bien que la parodie littéraire. Deux pièces en vers français parodient assez gaïement

combats et les amours des Paladins, et les vieux récits, à la gloire des héros de Charlemagne et d'Arthur.

L'auteur commence par nous faire connaître les père et mère d'Audigier. Le comte *Turgibus* son père, à la chair jaune, pâle et bouffie, au col grêle et long, comme celui d'une autruche, grand homme de guerre, qui perce avec sa lance les ailes d'un papillon ; auprès de lui, son aimable moitié, Rainberge qui était borgne et teigneuse ; enfin Audigier qui est un type achevé de laideur, de maladresse et de grossièreté. Une ânesse, une vieille chienne et une chatte borgne, annoncent par un terrible vacarme la gloire future du héros. Il est armé chevalier et vient essayer la force de son bras contre une vieille mégère du voisinage, escortée de ses trois filles, antithèse vivante des trois grâces. Le pauvre Audigier est battu, emprisonné et n'échappe qu'après une honteuse punition. L'intention du parodiste est d'autant plus précise qu'il reproduit exactement les longs couplets monotones des anciens poèmes, leurs répétitions de détails, la forme des vers, &c.

les traités conclus par Philippe Auguste et Louis XI., avec les comtes de Bretagne.

Une autre morceau en prose : *La charte de la paix aux Anglais*, donne la parodie des proclamations à son de trompes, à laquelle s'amusaient parfois les jongleurs, pour faire rire le peuple, immédiatement après la proclamation des hérauts d'armes.

Vers cette époque parut aussi le *Psfautier de Marie* qui tient à la fois de la parodie et du centon. Il a été attribué à Saint Bonaventure, dit le *docteur Seraphique*, général de l'ordre de St. François, mort en 1274 ; mais l'idée qui préside à ces modifications semble trop profane pour qu'elle entredans l'esprit

Le nom d'*Audigier* reste populaire au moyen âge, comme une injure à l'adresse des gentils-hommes dégénérés.

Voir *La Satire en France au moyen âge*, par C. Lenient. Paris, 1859. 1 vol. 8°. page 132.

d'un savant théologien, aussi grave que Saint Bonaventure.¹ C'est une version de quelques psaumes de David, où, comme dans le *Petrarca Christianus* de Hieronyme Maripetro, on substitue le nom de Marie à celui du seigneur.

Certaines Hymnes et Cantiques de l'Eglise ont également été changés, ainsi que le *Credo* d'Athanase et le chant des trois enfants dans la fournaise.

Voici une parodie d'un hymne à la Vierge d'après un manuscrit du XIV^{ème} siècle.

Ave, color vini clari,
Ave, sapor sine pari,
Tuâ nos inebriari
Digneris potentiâ.

Ave, felix creatura
Quam produxit vitis pura ;

¹ C'est probablement parcequ'il fut un grand propagateur du culte de la Vierge, qu'on inféra ce psaume dans l'édition de ses ouvrages en sept volumes, sans que l'éditeur s'aperçût de l'inconvenance de cette pièce.

Omnis mensa fit secura
In tuâ presentia.

Felix venter quem intrabis,
Felix lingua quam rigabis,
Felix os quod tu lavabis
Et beata labia !

Il y a trois versions de cette parodie, écrites à des époques diverses, dans trois pays différents, preuve de la grande popularité dont jouissaient ces parodies. Edel. Du Ménil, dans ses recueils de poésies populaires latines du moyen âge, cite plusieurs pièces de ce genre, entr'autres une parodie bachique du psaume xcv, en Allemand et en Latin, publiée d'après un manuscrit du XV^{ième} siècle, dans le *Liedersaal* de M. Von Lafsberg (liv. 2, p. 677).

Peut-être la plus célèbre de toutes les parodies latines de ces temps, est *L'Apocalypsis Goliæ Episcopi*, ainsi nommé par allusion à l'Apocalypse de Saint Jean, parceque le poète se

représente comme enlevé au ciel dans une vision, et révélant les vices des différentes classes du clergé, en place des destinées de l'Eglise du Christ. Cette pièce fut imprimée dès l'origine de l'invention de l'imprimerie.

Déjà au treizième siècle, cette coutume de parodier devait avoir été bien loin, puisque le Concile de Trèves fit défense aux clercs et aux étudiants de parodier certaines parties de la messe.¹ Pour bien comprendre les développements que prit la Parodie durant les siècles qui précédèrent la Renaissance, il faut surtout avoir recours aux *Carmina Burana*,² aux

¹ Item, præcipimus ut omnes sacerdotes non permittant Trutannos et alios vagos scholares, aut Goliardos cantare versus super *Sanctus* et *Angelus Dei*, in missis, &c. Apud Marten. et Durand. Ampliff. Coll. VII. col. 117.

² Ce recueil, devenu rare, fut publié en un volume in 8°. à Stuttgart, par le société lit-

ouvrages du savant Anglais Thomas Wright,¹ et à ceux d'Edel. Du Méril déjà cités.

La poésie satirique du moyen âge finit avec Villon, et s'éteignit tristement au sein d'un épais matérialisme, dit à juste titre C. Lenient;² la prose au contraire prend une plus vive et plus fraîche allure; mais nous n'y trouvons guère de parodies, car on ne peut regarder comme tels les passages même les plus burlesques des sermons de Menot, de Raulin et de Maillard.³

téraire de cette ville, en 1847, d'après un manuscrit de Munich du XIII^{ème} siècle, qui provenait d'une abbaye de Bénédictins en Bavière.

¹ *The Latin Poems commonly attributed to Walter Mapes*, collected and edited by Tho. Wright. Londres, 1841. *Reliquiæ Antiquæ*. Scraps from ancient manuscripts, &c. London, 1841, deux vol. 8°. Tome 2^{ème} page 208.

² *La Satire en France au Moyen Age*, chapitre 19.

³ M. Geruzet a même cherché à établir

Il n'y a pas lieu de s'étonner que la mordante satire seule ait occupé tout le terrain, à l'exclusion de la parodie, plus joviale de sa nature, car la Réforme approchait ; on était à la veille d'un grand déchirement social et religieux. Pour retrouver la parodie, il faut aller jusqu'au siècle de Rabelais, c'est à dire, jusqu'à la naissance des temps modernes.

La dernière moitié du quinzième siècle fut l'époque où les formes de la littérature du moyen âge, si nous pouvons nous exprimer ainsi, changèrent, pour mieux s'adapter à un nouvel état social.

La tourmente qui agita le seizième siècle, dès son commencement, fut très favorable au développement de la satire, et l'on pourrait peut-être considérer comme d'excellentes paro-

dans les *Etudes Littéraires* que c'étaient de graves et sérieux théologiens, dont quelques passages sont dignes de Bossuet.

dies les *Litteræ obscurorum virorum* et quelques passages de la *Satyre Ménippée* ; mais nous nous en tiendrons aux pièces qui rentrent plus spécialement dans la définition de la parodie que nous avons donnée au commencement de cet essai.

Elle fut employée en prose et en vers, dans un petit volume assez rare, et rempli de détails scandaleux sur les Papes, intitulé : “ Le Syndicat “ du Pape Alexandre VII. avec son “ voyage en l’autre monde.”¹

On y trouve entr’autres, quelques versets des psaumes adaptés, d’une façon fatirique, à Messieurs les Cardinaux.

Plusieurs des anciens auteurs latins ont été parodiés aux 16^{ième} et 17^{ième} siècle ; mais nul ne l’a été aussi fréquemment que Catulle, au point que plus d’une fois, on a réuni ces

¹ 1669. Elzevier. Attribué avec grande vraisemblance à Greg. Leti.

parodies en un volume. Nous commencerons donc par donner ici tout ce que nous avons à dire sur ce sujet.

Mr. Noël, dans ses notes sur le *Phaëlus* de Catulle, cite la collection de parodies latines, sur diverses pièces de ce poète, par *Sixte Oétavien*, et publiée deux fois, à Lyon en 1593, et à York en 1579. Il en donne une courte analyse, et comme les deux volumes du Catulle de Noël se trouvent facilement, nous nous contenterons d'y renvoyer. *Fabricius*, dans sa *Bibliotheca Latina*,¹ parle d'une collection beaucoup plus considérable que celle de *Sixte Oétavien*. C'est celle qu'*André Senftlebius* a mise à la suite d'un commentaire sur la pièce dont il s'agit, et où les parodies sont au nombre de plus de cinquante.

Parmi les parodies oubliées par Noël, s'en trouve une à la page

¹ Edition Ernest. t. 1, p. 98.

312 des *Gilberti Jonini Epigrammata*,¹ et une autre par le Dr. *Petit Radel*, dans ses *Amours de Pancharis*,² ainsi que celle d'Isaac Pontanus, intitulée *Parodia Catulliana*.³

Le recueil de *Senftlebius* a, de son côté, oublié une pièce dont voici le titre : *In Iustum Lipsium gravissimo et periculossimo morbo laborantem, Fr. Nantii parodia*.⁴

Il est permis de s'étonner que Noël, curieux chercheur comme il l'était *talium deliciarum*, n'ait point connu la compilation de *A. Senftlebius*, aussi bien que le recueil de *Sixte Octavien* dont il avait sous les yeux les deux éditions, car il remarque que la deuxième est augmentée de deux parodies. “ Mes

¹ Lugduni, 1634, in 12°.

² De Amoribus Pancharitis et Zoroæ.

³ Page 19 de ses *Poematum Libri VI*, Amstelod. Jansson, 1634, in 12°.

⁴ Lugd. Batav. 1588, in 8°.

“ recherches, ajoute-t-il, m'en ont fait découvrir plusieurs autres,” et il en signale treize que ses devanciers avaient négligé de recueillir, ou peut-être ignorées.

Il y avait toutefois de quoi allonger beaucoup le supplément dû à l'estimable traducteur de Catulle. Par exemple il ne cite nulle part un seul hémistiche du *P. Bern. Stefonio*.¹ Ce Jésuite a parodié trois fois le *Phaselus*. Une des pièces est sur l'Enfant Jésus dans la crèche, et les deux autres en l'honneur de Saint Louis de Gonzague.

Signalons aussi *Henelius von Hemfeld* qui donna cinquante parodies de divers auteurs, sur le *Phaselus*.²

Comme *Juste Lipse*, *Tobie Scultet*

¹ Ce même poète a également parodié le *Carmen ad Dianam*, dont il a fait une hymne au Christ.

² *Phaselus Catulli et ad eundem parodiarum a diversis auctoribus scriptarum, decades quinque.* Lipsiæ, 1642, in 8°.

s'est fait parodiste de *Catulle*, pour célébrer le Philosophe *Sénèque*, qu'il appelle *le Platon des Romains*.

Avant lui le Cardinal Jérôme Aléandre avait pris pour objet d'un semblable hommage, le savant *J. B. Guarini* :

Guarinus ille quem videtis Cœlites
Fuisse fertur omnium vatum optimus, &c.

Aucune peut-être des nombreuses parodies du *Phælus* n'est plus piquante que la métamorphose en toupie du jeune *Alcon*, jadis docile amant d'une beauté capricieuse :

Turbo rotari quem videtis offeus,
Sonante lori qui flagello flexilis
Gyros adactus implicat volubiles, &c.

Les jolies pièces *Ad passerem Lesbicæ* et *Luētus in morte passeris*, ont aussi donné lieu à plus d'une parodie. Celle de *Melissus*, poète latin de l'Allemagne, a pour objet une

planche de navire à l'aide de laquelle il avait échappé à un naufrage.

Scevole Sainte Marthe a eu la bizarre idée de parodier Catulle, comme Martial aurait pu le faire dans ses épigrammes libres.

Noël cite la pièce.

Le poète Maynard a aussi composé plusieurs parodies sur les vers *ad Lesbiam*, dont une très licencieuse.

Au nombre des recueils qui renferment des Parodies de Catulle, n'oublions pas les Parodies déjà citées d'Henri Etienne, qui en a composé lui-même une très plaisante sur la mort d'un ivrogne :

Lugete, o calices, Cupedinesque
Et quantum est hominum bibaciorum,
Vester mortuus est sodalis ille,
Quem plus quisque oculis suis amabat,
Nam rex vester erat, suumque norat
Bacchum tam bene quam puella matrem.
Nec sese a Bromio suo movebat,
Sed circumspiciens modò hùc, modò illùc
Ad sola illius arma gestiebat.
Qui nunc it per iter fiticulofum,

Illuc vina negant ubi videri.
At vobis bene sit bonæ tenebræ
Orci, quæ hæc citò monstra devorastis :
Tam fœdum barathrum meri abstulistis,
O factum bonum, o bonæ tenebræ !

Si, entre les poètes latins, Catulle a eu le plus grand nombre d'écrivains, dans les temps modernes, qui l'aient parodié, Horace, comme poète lyrique, a particulièrement attiré leur attention, et trois pièces ont été spécialement pour eux, l'objet ou l'occasion d'une espèce de concours d'imitateurs-parodistes.

Ce sont les odes :

- 1°. Donec gratus eram tibi, &c.
- 2°. Quem tu, Melpomene, semel, &c.

Ces deux bijoux adorés de Scaliger, et

- 3°. Beatus ille qui procul negotiis, &c.

Le dialogue d'Horace et de Lydie a été parodié à l'envi, tantôt par de pieux ascètes, tantôt par de joyeux buveurs.

Le savant *David Hopp*,¹ invité à faire une épithalame, a la singulière idée de mettre en scène Isaac Halbach, diacre Luthérien, s'entretenant, à la veille d'un second mariage, avec l'épouse qu'il a perdue et à laquelle il a voué d'éternels regrets.

Plus loin, il fait une longue parodie de la première satire de Juvénal; bizarre composition où il déclame contre l'insubordination de la jeunesse, et l'abusif condescendance des pères de famille, double cause de misère pour les instituteurs. Il s'écrie :

Semper ego aspiciam tantum, nunquamne
reponam
Vexatus toties pravæ improbitate juventæ? . . .

Cela ne l'empêche pas, par une quasi-palinodie de s'inspirer d'Horace pour vanter la vie d'instituteur dans une épode intitulée *Commendatio Vitæ Scholasticæ* :

¹ *Parodiæ Horatianæ.*

Beatus ille qui procul negotiis
 Ut docta gens scholarium,
 Juvat
 Videre doctos sedulam pubem libros
 Studio legentem fervido. . . .

Dans une autre de ses parodies
David Hopp, au lieu de célébrer le
 pouvoir de l'auguste Melpomène,
 s'adresse, en débutant, à Tisiphone,
 pour arriver à dire que le sang d'un
 fait homme Dieu nous a affranchis
 de sa jalouse tyrannie.

Par un caprice non moins tudesque,
H. Meibom intitule son imitation-
 parodie: *Ad Barbariem*, et comme de
 raison, il la maudit, et il plaint ceux
 qu'elle soumet à son pouvoir :

Quem tu, Barbaries, semel
 Nascentem Stygio flumine merferis. . . .

Plus loin, il fera converser Jehovah
 avec Israël, *De fœderis renovatione*.

Le Jésuite *Sanadon*, auteur de
 quatre livres de poésies latines re-
 marquables par leur élégance, fait

deviser un certain Lygdamus, ruiné par ses excès bachiques, avec la dive bouteille, *Cum beatâ amphorâ*.

Matthias Siegenbeeck, auteur d'un éloge historique de *Jean Douza*, y a inféré, comme specimen du talent poétique de *Luc Fruyters*, (Lucas Fruterius,) une ode dialoguée en fix strophes, dont voici le début.

Fruterius.

Donec carus ero tibi
Nec quisquam genii munera Douzici
Majori obsequio colet,
Vivam Cæsareâ forte beatior.

Douza.

Donec Fruterius mihi
Det notas animi delicias sui,
Me non alterius trahet
Ignotusque novusque in sua jura amor.

H. Etienne a aussi inféré cette jolie pièce dans ses *Parodiæ Morales*.

Jean Morel,¹ de Rheims, aime

¹ *Johannis Morelli Lyra plectri Horatiani æmula*. Paris, 1618.

mieux apostropher Melpomène, à l'exemple d'Horace, et il la remercie des faveurs dont elle a comblé son ami N. Darone, professeur en l'Université de Paris. La postérité ne s'en doute guère ! Il prend aussi à tâche de faire préconiser, par l'ami de Mécène et de Lalagé, le bonheur que procure *Sacrum theologiæ studium* :

Beatus ille qui procul negotiis
Curisque tot mordacibus
Quæ cogitata nostra nobis invident.

Claude Perry,¹ Jésuite Chalonnais, un peu mieux inspiré, invoque en meilleurs vers, la mère de l'homme Dieu :

Quem tu, Diva potens, semel
Materno tepidum pectore foveris. . . .

Casim. Sarbievius (Sarbiewski) dans l'ode 3^{ième} de son livre d'Epodes,

¹ Claudii Perry, Poësis Pindarica. Lyon, 1653.

vante les douceurs *Otii religiosi*, et les agréments d'une campagne que possédaient les Jésuites à Vilna, en reprochant à Horace de n'avoir pas eu une idée exacte de l'homme heureux :

At ille, Flacce, nunc erit beatior
 Qui mole curarum procul
 Paterna liquit rura.

Le même auteur a aussi parodié en quelques strophes l'ode à Diane :

Dianam teneræ dicite Virgines,

en consacrant la pièce à la mère du Sauveur.

Le père *Albert Ines*, compatriote et confrère du poète précédent, a publié un volume d'odes latines, où sept d'entr'elles, qualifiées *parodies*, composent une heptalogie intitulée *Horologium Marianum*. On y remarque surtout l'ode 35^{ième} ayant pour titre : *Religiosæ Augusti Feriæ*, qui est à la fois la parodie de la 2^{ième}

Epode d'Horace, et le pendant de celle que *Sarbievius* en a donnée :

Ille, ille, Flacce, nunc erit beatior
Qui ruris exul patrii
Id omne calcat quod pedum plebis minor
Pronis adorat frontibus.

Du reste, pour le pieux Loyolite de Vilna, ce n'est pas tout de jouter, dans la poésie lyrique, avec Horace. Il s'est proposé de montrer la Muse de l'épigramme, alliant la décence à l'enjouement et à la finesse, et dans un volume d'épigrammes publié à Amsterdam, en 1676, il a semé des parodies de divers écrivains en ce genre. Il a soin d'en avertir le lecteur dans son *Proæmium*.

N'omettons pas ici un Jésuite Italien, qui, par l'élévation et la souplesse de son talent, comme par la pureté et la vigueur de son style, laisse bien au dessous de lui, l'auteur de l'*Horologium Marianum* ; nous voulons parler du *P. Bern. Stefonio*,

dont nous avons fait connaître les piquantes Macaronées.¹

On trouve dans ses *Opera posthuma*, Rome, 1656, trois parodies Horaciennes, outre deux parodies du *Phaselus* de Catulle, et deux autres de Martial :

Si memini fuerant tibi quattuor Ælia dentes,
et

Verona docti syllabas amat vatis.

Une place honorable peut être donnée au P. *Jean Commire*, Tourangeau, dans la catégorie qui nous occupe, car il a parodié très élégamment, outre le *Phaselus* de Catulle, une pièce de *Scaliger*, où Genève, Calvin et la Réforme font l'objet d'éloges qu'un Catholique comme

¹ *Macaroneana*, ou Mélanges de littérature Macaronique des différents peuples de l'Europe. Paris, 1852, 1 vol. 8°. p. 113.

La très rare Macaronée de Bern. Stefonio *Macharonis Forza* a été récemment réimprimée à Paris.

lui, ne pouvait accueillir sans protestations.¹

Après Catulle et Horace qui excitèrent la verve des parodistes, Martial tient la troisième place, par les élucubrations du Jésuite Allemand Joh. Burmeister, dans ses *Martialis parodiæ Sacræ*, (Gaslob. 1613, in 12°.)

Le 17^{ième} siècle nous a légué plusieurs ouvrages dont les titres pourraient faire supposer qu'ils contiennent des parodies, des pastiches ou des centons. Entr'autres les Bibliographes indiquent un *Virgilius Christianus* de L. Lebrun, autre que les deux que nous avons fait connaître dans notre *Centoniana* ;² un *Ovidius*

¹ En nous arrêtant ici dans l'énumération des parodistes d'Horace, faisons toutefois mention d'un recueil très rare que nous n'avons pu nous procurer, pour voir s'il ne contenait pas quelques parodies, ce sont *Les Odes d'Horace, en vers burlesques*, (par Beys, suivant La Monnoye,) Paris, F. Quinet, 1652, in 8°.

² Revue analytique des ouvrages écrits en centons, depuis les temps anciens, jusqu'au

Christianus, un *Terentius Christianus*, un *Seneca Christianus*, &c. Mais ces livres ne rentrent dans aucune des trois catégories.

Il faut excepter toutefois l'*Anacreon Latinus*,¹ de *Taubmann*, qui renferme deux ou trois parodies Anacréontiques, entr'autres de la 28^{ième} et de la 29^{ième} odes du poète de Téos.

Taubmann, buveur infigne, est d'ailleurs un des poètes latins les plus notables de la fin du 16^{ième} siècle. Il a conservé une grande réputation en Allemagne.

Il a imité le rythme et la cadence des vers du poète grec dans la pièce indiquée ci-dessus, dont nous ne citerons que quelques vers des moins colorés. C'est un épithalame

19^{ième} siècle. 1 vol. in 8°. Londres, Trübner and Co. 1868.

¹ Il fait partie des *Schediasmata poetica* de *Frederic Taubmann*, *Impensis Zachariæ Schüreri*, anno 1619, gros in 8°. de 852 pages, avec des *Postuma Schediasmata*, de 223 pages.

adressé à son ami Jean Nienborg,
de Dresde :

Age, pictor erudite,
Depinge mi puellam ;
Primoque mollicellum,
Dein et nigrum capillum,
Nigroque sub capillo
Genis ab usque primis
Frontem fac illi eburnam.
At ignis instar ejus
Sit fulgurans ocellus ;
Et glaucus, ut Minervæ,
Et pætus ut Cytheres, &c.

Ce morceau de 172 vers, est le plus vif des dix que renferme cette imitation d'Anacréon, où une ou deux autres pièces peuvent passer pour des parodies.

Tout le monde connaît la collection de satires publiée par M. de Sallengre sous le titre d' *Histoire de Pierre de Montmaur*.

Elle renferme plusieurs des meilleures parodies latines qui existent.

" Ce *Montmaur* était," dit *Fure-*

tière,¹ “ un fameux pedant de ces
“ derniers temps, qui était hableur,
“ écornifleur et ignorant.”

Ce professeur de langue grecque,
au collège royal à Paris, sous le
règne de Louis XIII, n'était pas à
beaucoup près aussi méprisable qu'on
le représente, dit Bayle, dans son
Dictionnaire. Sa vanité et sa glou-
tonnerie le rendirent insupportable.
Juvénal semblait avoir écrit pour
lui :

. . . rarum et memorabile magni
Gutturis exemplum.

Aussi la satire imagina-t-elle de le
changer en marmite. On y ren-
contre ces deux vers assez singuliers :

Son collet de pourpoint s'étend, et forme un
cercle,
Son chapeau de docteur s'aplattit en cou-
vercle.

¹ Nouvelle Allégorique, ou histoire des
derniers troubles arrivés au royaume d'élo-
quence.

Les deux seules rimes de cette espèce, et qui semblaient ne devoir jamais se rencontrer.

Ce fut *Ménage*, ajoute le *Valefiana*, qui sonna pour ainsi dire le tocsin contre lui, en exhortant par une épigramme tous les savants à prendre les armes contre cet ennemi commun.

Aussi fut-ce *Ménage* qui publia les plus plaisantes parodies contre Montmaur. Voici d'abord celle sur la mort du cheval du parasite :¹

Lugete, o *Seguerique*, *Memmii*que,
Et quantum est hominum elegantiorum !
Equus mortuus est mei sodalis,
Equus divitiæ mei sodalis,
Quem plus ille suis libris amabat.
Nam frugalis erat magis *Cleanthe*,

¹ Dans *Vita Gargilii Mamurræ parasitopædagogi*. *Ménage* n'avait que 24 ans quand il composa cette pièce, qui peut être considérée comme un chef-d'œuvre en ce genre, s'accorde-t-on à dire. L'érudition et l'esprit y marchent d'un pas égal. Voir *Ægidii Menagii Poemata*, Paris, 1680, 12°.

Nec toto decies edebat anno,
 Contentus paleisque, carduisque.
 Nam mansuetus erat; suumque norat
 Herum tam bene nosse quam Philippi
 Gnatum Bucephalon ferunt volucrem.

Ménage revient encore à la charge,
 et au milieu de plusieurs vers et
 épigrammes grecques et latines fort
 ingénieuses, parodie comme fuit
 l'épître de Catulle *Ad Seipsum* :¹

Miselle Macro, desinas ineptire,
 Et quod vides perisse perditum ducas,
 Quondam adfuiſti ſplendidis quidem cœnis,
 Cum ventitabas quo *Vacerra* ducebat,
 Nobis amatus quantum amabitur nullus.
 Ibi illa multa tam jocosa dicebas,
 Quæ tu volebas, nec *Vacerra* nolebat.
 Pinguissimas ibi dapes liguribas;
 Ibi hauriebas copiosius vinum.
 Quondam adfuiſti ſplendidis quidem cœnis,
 Nunc jam ille non vult, et tu inepte jam nolis,
 Nec qui fugat sectare, nec miser vive,
 Sed obstinatâ mente perfer, obdura.²

¹ In Gargilium Macronem. A la suite de
 la Métamorphose de Montmaur en perroquet.

² M. Féramus, dans un poème contre Mont-

la Parodie. 77

Nous mettrons fin aux parodies des deux volumes de *Sallengre*, par une prose funèbre rimée faite à l'exemple de celles qu'on chante dans les Eglises Catholiques, aux messes des morts.

*Nænia inconditum carmen in funere
parafiti Becodiani decantata.*

Dies illa, dies iræ,
Quæ Gommaurum jussit ire
Intra lacum mortis diræ.

Urbs tamen, gens, atque regnum
Lætitiæ dedit signum,
Lacrymis censens indignum.

Soli gemunt Comedones,
Popinones et Lurcones
Defuncti commilitones.

Literarum Mater pia
Quem jam non videt in via,
Dum vult flere, nescit quia.

maur, suppose en divers endroits, que le Chancelier avait interdit sa maison au professeur.

Qui culinas adoravit
 Et ad dapes advolavit,
 Ut musca vitam explevit.

.

Deux des plus singulières parodies du Moineau de Lesbie, sont celles de E. Pasquier et de Joseph Scaliger, imprimées dans le volume très rare intitulé : *La Puce de Madame Desfroches, &c. composé par plusieurs doctes personnages aux grands jours tenus à Poitiers, l'an 1579.*¹

Voici ce que rapportent les Bibliographes à ce sujet. Pendant la tenue des grands jours à Poitiers, les plus considérables personnages de la Magistrature se réunissaient chez les Dames *Desfroches*, mère et fille, la fleur et l'ornement du pays Poitevin, toutes deux remarquables par leur vertus, leurs talents et leur beauté. Un soir qu'on y causait poésie et galanterie, comme à l'ordinaire, Etienne Pas-

¹ Paris, Abel L'Angelier, 1584, in 4°.

quier,¹ alors avocat au Parlement, aperçut une puce sur le sein de Mademoiselle Defroches, et la fit remarquer à la jeune dame qui en rit beaucoup. Le lendemain elle et Pasquier apportèrent chacun une petite pièce de vers sur l'accident de la veille. Dès ce moment ce fut à qui célébrerait la puce de Mademoiselle Defroches.

Ces savants élèves de *Cujas*, ces vertueux sénateurs, Achille de Harlay et Barnabé Brissón à leur tête, se mirent en frais de gentillesse, et placèrent à l'envi la puce bienheureuse au dessus du Moineau de Lesbie et de la Colombe de Bathylle.

Rapin, Passerat, Pierre Pithou, Scevole de Sainte Marthe, Joseph

¹ Au 6^{ème} livre des *Lettres d'Etienne Pasquier*, il s'en trouve une adressée à M. Pithou, sieur de Savoye, *avocat en la cour de Parlement de Paris*, dans laquelle il explique tout au long les motifs qui amenèrent les compositions de ces poèmes.

Scaliger, Odet Turnèbe prirent part au divertissement. Quelques uns pour varier la fête, joignirent aux vers français et latins, des vers grecs, espagnols et italiens.

Ce qui étonne le plus dans ce recueil, dont les pièces furent lues aux Dames *Defroches*, et où se trouvent plusieurs de leurs réponses aux compliments de nos poètes, c'est la licence d'idées et d'expressions qu'on y remarque.¹

Etienne Pasquier commence par une parodie en français du moineau de Lesbie, dont il est difficile de présenter des extraits sans gâter la naïveté de l'ensemble. Voici le commencement de la Parodie de Joseph Scaliger :

Pulicelle niger, Nigelle Pulex,
Incitator hædulis petulcis,

¹ Voir un intéressant article dont nous avons profité, dans les *Causeries d'un Curieux*, par F. Feuillet de Conches, 3 vol. in 8°, Paris, 1862, tome 1^{er}, p. 395.

Delicior hinnulis tenellis
Docti passere nequior Catulli,
Stellæ blandior albula Columba :
Qua te prosequar aureâ Camœnâ ?
Quo te nomine prædicem, O beate
Pulex pumile, pumilille pulex ?
An quod, cum lubet os meæ puellæ
Tuo purpureo ore suaviaris ;
Mihi cum libet, os meæ puellæ
Meo non licet ore suaviari.
An quod cum subiit cibi voluptas,
Non in quadriviis, neque angiportis
Plebeos avidus cibos liguris,
Sed in lacteolis latens papillis
Plenus nectaris et satur recedis.

.
An quod legibus omnibus solutus,
Puellaria membra pervagaris,
Usque Cypridis ad beata regna,
Impunè insinuans amoris almi
Secretis adytis, sacrumque limen
Insistens, quod ab omnibus profanis
Et tangi scelus, et nefas videri ?
Hic tu janitor incubas, et ipsam
Aureæ Veneris tueris aram,¹
Quam sanctè tibi tradidit tuendam
Et ridens Venus, et puer Cupido.

¹ Mademoiselle Desfroches avait probablement les cheveux blonds.

L'avocat *Claude Binet* chanta *L'amour-Puce*, et parodiant *L'amour piqué par une abeille d'Anacréon*, imagina de le faire piquer par la Puce de Mademoiselle Defroches. Dans une suite de dix-sept quatrains intitulés : "Quatrains de Catherine Defroches aux poètes Chante-Puce," elle adresse ses remerciements à chacun de ses admirateurs, et annonce la singulière apothéose de la Puce, dans le quatrain suivant :

L'oyseau favorisé de l'archer du tonnerre,
 Œilladant cette puce avec un doux regard,
 Luy veut prester son dos pour lui servir de
 chart,
 Et de ses ailerons mignardement l'enferme.

Joseph Scaliger, que nous avons cité ci-dessus, aimait beaucoup la parodie, et il en a composé plusieurs, une fort bonne entr'autres, du *Phaselus*, contre un mauvais avocat :

Magirus ille quem videtis hospites,
 Ait fuisse litigator optimus,

Neque ullius tribunal arduum fori
Nequisse personare, five legibus
Opus foret latrare, five jurgiis.

Neque ulla vota Curialibus Deis
Sibi esse facta, cum rediret a foro,
Onustus ære ad usque propriam domum.
Sed hæc prius fuere; nunc cibaria
Ligurit uncta, seque dedicat tibi
Culina dives, et culina divitis.

Joseph Scaliger avait eu de bonne heure l'exemple de ce genre de faire, car son père Jules César Scaliger, s'amusait aussi à composer des parodies.¹

N'oublions pas de citer au nombre des parodistes de Catulle, le célèbre poète latin du 16^{ième} siècle, *Daniel Heinsius* qui, imitant le rythme et la cadence des vers du *Phaëlus*, a composé une charmante pièce sur l'âne :

¹ On trouve les unes et les autres dans l'ouvrage de Henri Etienne : *Homeri et Hesiodi certamen, Matronis et aliorum parodiæ*, &c. 1573, in 8vo. ainsi que dans les *Parodiæ Morales* d'Henri Etienne.

Afellus ille, quem videtis, hospites,
Ait fuisse quadrupes pigerrimus &c.

Dans une des nombreuses éditions d'un livre bien connu,¹ à laquelle sont ajoutées différentes pièces facétieuses, on trouve une plaisante parodie de la description que fait Virgile, de la Renommée au 4^{ème} livre de l'Enéide, description appliquée ici à l'ivresse :

Ebrietas vitæque ferox animique tyrannus,
Turpe malum quo non aliud damnosius ullum,
Debilitate manet, vires extirpat eundo.
Parva metu primo, mox sese attollit in artus,
Ingrediturque caput, sensusque obnubilat
omnes.
Hanc peperit mater, Luxu patre, blanda
Voluptas,
Extremam (ut perhibent) Veneris Morphique
fororem,
Infirmam pedibus, plumbumque imitantibus
alis.

¹ *Epistolæ obscurorum virorum* &c. Nova editio. Francofurti ad Mœnum, 1643, in 18°. Cette édition contient encore une pièce très peu commune: *Salomonis et Marcolphi disputationes*.

Monstrum horrendum, ingens, cui quot sunt
corpore plumæ,
Tot putres populæ subter, mirabile dictu !
Tot somni species, tot sunt sine nomine
mendæ.
Nocte furit, siccoque diem nunquam ore salutat.
Luce ferit rixas, et magnas commovet urbes,
Tam juris rectique tenax, quam nescia veri.

Avant le dix-septième siècle, les parodies modernes en vers français sont très rares. Ce fut Malherbe qui fut l'occasion d'une des meilleures.

Berthelot ami de *Regnier*, ne pouvait pardonner au réformateur du Parnasse d'avoir introduit en poésie des règles qui gênaient sa paresse de poète. *Malherbe* venait d'adresser à Madame de *Bellegarde* une pièce où il nommait cette dame *Merveille des Merveilles*. *Berthelot* la parodia d'une manière assez piquante pour que ce poète voulut se venger, dit *Ménage*, dans son commentaire sur Malherbe, et il fit donner des coups

de bâton au parodiste, par un gentilhomme de Caen.¹

Pour que le lecteur puisse bien saisir le mordant de cette parodie, il est nécessaire de placer ici trois des strophes de Malherbe :

Qu'autres que vous soient désirées,
Qu'autres que vous soient adorées,
Cela se peut facilement.
Mais qu'il soit des beautés pareilles
A vous, Merveille des Merveilles,
Cela ne se peut nullement.

Qu'on serve bien, lorsque l'on pense
En recevoir la récompense,
Cela se peut facilement.
Mais qu'une autre foi que la mienne
N'espère rien et se maintienne,
Cela ne se peut nullement.

Qu'autres que moi soient misérables
Par vos rigueurs inexorables,
Cela se peut facilement.

¹ Les poètes que nous venons de nommer appartiennent par leur naissance à la dernière moitié du seizième siècle, mais ici les critiques, en désaccord avec *l'art de vérifier les dates*, placent en général un écrivain au siècle qu'il a illustré par ses écrits.

Mais que la cause de leurs plaintes
Porte d'aussi vives atteintes,
Cela ne se peut nullement.¹

Berthelot riposta par sept strophes
dont nous en citerons trois :—

Avoir le cœur tout plein de flâmes,
Et faire les yeux doux aux dames,
Cela se peut facilement,
Mais de pouvoir en sa vieillesse
Jouer d'une belle maîtresse
Cela ne se peut nullement.

Avoir quatre chauffons de laine,
Et trois casaquins de futaine,
Cela se peut facilement ;
Mais de danser une bourrée
Sur une dame bien parée,
Cela ne peut nullement.

Etre fix ans à faire une ode
Et faire des lois à sa mode,
Cela se peut facilement ;
Mais de nous charmer les oreilles
Par la Merveille des Merveilles
Cela ne se peut nullement.

¹ Cette chanson est faite à l'imitation d'une
chanson Espagnole qui a un refrain semblable.

C'est encore une querelle de poètes qui, quelques années plus tard, produisit une des parodies les plus remarquables de la littérature française. Elle est attribuée à *Boileau*, quoique ce satirique avoue lui-même qu'il n'y prit que bien peu de part. Ce n'était pas toutefois sans raison qu'on le soupçonnait, car il en voulait aux vers de *Chapelain*, dont il avait déjà parodié des vers de *la Pucelle*. Il avait aussi parodié le commencement d'une ode de *Pindare*, par inimitié contre *Perrault*, mais leur réconciliation l'empêcha d'aller au-delà de la première strophe.

Quoiqu'il en soit, voici ce qu'on lit dans une de ses lettres: " J'avoue que
" dans la parodie des vers du *Cid* qu'on
" m'attribue, il y a quelques traits
" qui nous échappèrent à Racine et
" à moi, dans une repas que nous
" fîmes chez *Furetière*, l'auteur du
" Dictionnaire; mais nous n'en écri-

“ vîmes jamais rien ni l’un ni l’autre.
“ De sorte que c’est *Furetière* qui est
“ proprement le vrai et l’unique
“ auteur de cette parodie, comme il
“ ne s’en cachait pas lui-même.”

Elle fut composée en 1664, au temps auquel le Roi avait commencé à donner des pensions aux gens de lettres. *Chapelain* en eut une de trois mille livres, et *Cassaigne* une moins considérable. *La Serre* n’en put point obtenir.¹

La Serre.

Enfin vous l’emportez, et la faveur du Roi
Vous accable de dons qui n’étaient dus
qu’à moi,
On voit rouler chez vous tout l’or de la
Castille.

¹ *Le Chapelain décoiffé* se compose de plus de deux cents vers. Le monologue de Cassaigne, imité de la scène vii. du premier acte du *Cid*, est un petit chef d’œuvre en son genre. *Madame Desboulîères* a aussi parodié cette scène. Nous nous contenterons d’y renvoyer ceux qui seraient curieux de comparer les deux morceaux.

Chapelain.

Les trois fois mille francs qu'il met dans ma
famille

Témoignent mon mérite, et font connaître assez
Qu'on ne haït pas mes vers, pour être un
peu forcés.

La Serre.

Pour grands que soient les Rois, ils sont ce
que nous sommes,
Et se trompent en vers, comme les autres
hommes,
Et ce choix sert de preuve à tous les cour-
tifans,
Qu'à de méchants auteurs ils font de beaux
présents.

Chapelain.

Qui ne les obtient point, ne les mérite pas.

La Serre.

Ne les mérite pas ! Moi !

Chapelain.

Toi !

La Serre.

Ton insolence
Téméraire vieillard, aura sa récompense !
[*Il lui arrache sa perruque.*

Chapelain.

Achève, et prends ma tête, après un tel
affront !
Le premier dont ma muse a vu rougir son
front !
O rage ! O desespoir ! O perruque ma mie,
N'as tu donc tant vécu que pour cette infamie ?
N'as tu trompé l'espoir de tant de perruquiers
Que pour voir en un jour flétrir tant de
lauriers !

[*Cassaigne entre.*

Chapelain.

Cassaigne, as-tu du cœur ?

Cassaigne.

Tout autre que mon maître
L'éprouverait sur l'heure.

Chapelain.

Ah ! c'est comme il faut être !
Digne ressentiment à ma douleur bien doux !
Je reconnais ma verve à ce noble courroux !

Viens me venger.

Cassaigne.

De quoi ?

Chapelain.

D'un affront si cruel
 Qu'a l'honneur de tous deux il porte un coup
 mortel.
 D'une insulte le traître eut payé ma
 perruque [caduque.
 D'un quart d'écu du moins, sans mon âge
 Ma plume que mes doigts ne peuvent soutenir,
 Je la remets aux tiens pour écrire et punir.
 Vas contre un insolent faire un bon gros
 ouvrage. [outrage!
 C'est dedans l'encre seul¹ qu'on lave un tel

Cassaigne (seul).

Percé jusques au fond du cœur
 D'une insulte imprévue, aussi bien que mortelle,
 Misérable vengeur d'une sotte querelle,
 D'un avare écrivain chétif imitateur,
 Je demeure stérile, et ma veine abattue
 Inutilement sue.
 Si près de voir couronner mon ardeur,
 O la peine cruelle !
 En cet affront *La Serre* est le tondeur,
 Et le tondu, père de la Pucelle!²

¹ Cette faute de syntaxe, et celle plus du mot *Caduque* sont excusables dans une parodie.

² Cette parodie du monologue de *Rodrigue*, en six strophes de dix vers chacune, est d'un excellent comique.

la Parodie. 93

Cinq des scènes de la tragédie de
Corneille entrent dans cette parodie,
qui se termine ainsi :

Cassaigne.

Hâtons nous de rimer.

La Serre.

Es tu si près d'écrire ?

Cassaigne.

Es-tu las d'imprimer ?

La Serre.

Viens, tu fais ton devoir, L'écolier est un
traître
Qui souffre sans cheveu la tête de son maître.¹

¹ Nous ne citons rien des parodies du *Lutrin* parceque ce poème est assez connu. Aucuns critiques ont prétendu que la Parodie ne pouvait s'entendre de pièces traduites d'une autre langue. *Marmontel*, dans ses *Eléments du Littérature* et d'autres encore, ne font pas de cet avis. *Marmontel* tout en critiquant certains passages du *Lutrin*, a surtout fait ressortir l'excellence de l'épisode de *la Discorde*, parodie aussi plaisante, dit-il, qu'elle est juste.

Si Boileau, quoiqu'ennemi intraitable de Scarron, de Daffoucy et de leurs imitateurs, s'amusait parfois à faire de la parodie, ses écrits à leur tour furent assez souvent parodiés. C'était du reste assez à la mode vers ce temps, et ce goût se continua jusqu'à nos jours.

M. de St. Didier fit imprimer à Chartres un *Voyage au Parnasse*,¹ ouvrage en prose et en vers, où il décrit un combat qui arriva entre quelques beaux esprits de café, et où la parruque de l'abbé Pellegrin fut jetée à terre. Dans ce voyage on rencontre plusieurs parodies des vers de *Lamotte*, de *Chapelain*, de *Racine*, de *Danchet*, et *Madame Dacier* figure plaisamment dans cette fiction, avec *Perrault* et *Fontenelle*.

¹ Voir les *Nouvelles Littéraires*, journal de H. du Sauzet, La Haye, 1717. Ce St. Didier, y-est-il dit, était un jeune homme d'Avignon, de beaucoup d'esprit qui, dans son livre attaque vivement les partisans des modernes.

Le *Bon-gout* est le principal personnage.

Tout le monde connaît les vers de
J. Bte. Rousseau :

Que l'homme est bien durant sa vie
Un parfait miroir de douleur, &c.

Par une ingénieuse variante, *Def-
forges Maillard*, dans ses poésies,
Paris, 1750, in 18°, a mis un livre
à la place de l'homme :

Qu'un livre est bien, durant sa vie
Un parfait miroir de douleurs.
En naissant, sous la presse il crie,
Et semble prévoir ses malheurs.
D'abord qu'il commence à paraître,
Un essaim de fâcheux censeurs
Qui le blâment sans le connaître,
En dégoûtent les acheteurs.
Un droguiste qui s'en rend maître
Enfin pour comble de ses maux,
En habille poire et pruneaux ;
C'était bien la peine de naître !

Piron s'est manifestement inspiré
de J. Bte. Rousseau, et l'a aussi paro-

dié dans ses *Misères de l'amour*, en dix strophes :

Que l'homme est sot et ridicule,
Quand l'amour vient s'en emparer,
D'abord il craint, il diffimule,
Ne fait longtemps que soupirer.

Après bien des mots et du bruit,
Un baiser finit l'aventure ;
Le feu s'éteint, le dégoût fuit,
Le pré valait-il la fauchure ?

Vers 1760 une parodie porta malheur à Marmontel, en lui faisant perdre le privilège du *Mercur de France*. Voici le résumé de cette fâcheuse affaire.

Marmontel un jour alla faire visite à *Cury*, Intendant des Menus-plaisirs, atteint d'un violent accès de goutte, et auquel on avait ôté sa charge, parce qu'il avait tourné en ridicule, en conversation, les gentilshommes de la chambre, le Comte d'Argental et le Duc d'Aumont.

Cury irrité contre eux, montra à Marmontel quelques vers qu'il

venait de composer, parodiés de la scène de *Cinna* où Auguste délibère avec ses Ministres. Marmontel trouva que la manière d'opiner d'Argental, enfilade de mots vides de sens, et de phrases entrecoupées, était fort bien imitée.

La tête pleine de cette parodie, il arriva chez Madame Geoffrin, où, dans le cours de la conversation, on en récita les deux premiers vers :

Que chacun se retire, et qu'aucun n'entre ici,
Vous, Le Kain, demeurez; vous, d'Argental,
aussi.

Quoi! dit Marmontel en fouriant, vous n'en savez que cela? et aussitôt il se mit à réciter toute la tirade. Le lendemain il fut dénoncé au Duc d'Aumont, et par celui-ci au Roi, comme auteur de cette satire.

Il chercha à se disculper; mais sans vouloir jamais déclarer au ministre le nom du satirique.¹

¹ Marmontel raconte tout au long cette

Voici un extrait de la pièce :

D'Argental.

Oui, je ferais d'avis . . . cependant il me
semble

Que l'on peut . . . car enfin vous devez,
. . . mais je tremble;

Ce n'est pas qu'après tout, comme vous
sentez bien,

Je ne fusse tenté de ne ménager rien.

Mon froid enthousiasme est fait pour les ex-
trêmes ;

Mais les comédiens, les poètes eux mêmes . . .

Je ne fais que vous dire, et crois en attendant

Que le plus sur parti serait le plus prudent.

C'est la seule raison qui fait que je balance,
Seigneur, et vous savez combien mon Excel-
lence

Délibère et consulte avant de décider.

Sans doute mieux que moi Le Kain peut vous
guider ;

A sa subtilité je fais que rien n'échappe ;

Il a pu vous convaincre, et moi même il me
frappe :

Toutefois je prétends qu'il est de certains cas

histoire, et les tracasseries qu'elle lui occa-
sionna. Néanmoins sa défense ne convainquit
personne, et les vers, insérés dans ses œuvres
complètes, lui restent attribués.

Ou souvent . . . l'on croit voir ce que l'on
ne voit pas.
Tel est mon seul avis, Seigneur, je le hasarde ;
Jugez nous, c'est vous seul que l'affaire regarde.

Un peu plus loin, le Duc d'Aumont répond à d'Argental :

Vous ne savez que dire ! ah ! c'est en dire
assez ;
Vous en dites toujours plus que vous ne pensez.

Il n'y a pas de quoi s'étonner,
d'après cet échantillon, si de puissants
Ministres sous un roi faible, obtinrent
aisément la punition d'une raillerie
aussi vive. *Voltaire* fut persécuté
pour moins que cela.

On fait les épigrammes que ce
dernier lança contre Le Franc de
Pompignan, mais on connaît moins
peut-être la parodie qu'il fit d'une de
ses odes sacrées. Dans une entrevue
supposée de Pompignan avec le Roi
et la Reine, Sa Majesté lui demande
s'il n'a pas quelque nouveau pfaume

judaïque ? Le poète, qui est censé raconter le fait, ajoute :

“ J’eus l’honneur de lui réciter sur
 “ le champ le dernier que j’ai com-
 “ posé, dont voici la plus belle
 “ strophe :

Quand les fiers Israélites
 Dans les plaines Moabites
 S’avancèrent vers Achor,
 Galgala saïfit de crainte,
 Abandonna son enceinte,
 Fuyant vers Samaraïm ;
 Et dans leurs rocs se cachèrent,
 Des peuples qui trébuchèrent
 De Bethel à Seboïm.

“ Ce ne fut qu’un cri autour de
 “ moi,” continue de Pompignan,
 “ et je fus reconduit avec des accla-
 “ mations universelles qui ressem-
 “ blaient à celle de Nicole dans le
 “ *Bourgeois Gentilhomme*.”¹

Voltaire s’amuse aussi à parodier
Offian,² car il est plus aisé qu’on

¹ Acte iii. scène 1^{re}.

² Dictionnaire philosophique, articles : *Antiens et Modernes*.

ne le pense, dit-il, de prodiguer les images gigantesques, et d'appeler le ciel, la terre et les enfers à son secours.

Cependant Voltaire haïssait la parodie, son extrême susceptibilité ayant été souvent blessée par elle. Il laisse voir la mortification qu'il en éprouve lorsque dans une lettre à Thériot (3 Janv. 1723) il s'indigne de ce que, dans une parodie de l'opéra de *Persée*, par *Quinault*, on avait placé quelques plaisanteries sur les souscriptions ouvertes pour la publication de *La Ligue* (La Henriade). Plus tard ce poème, a aussi été parodié. Dans une autre circonstance,¹ il traite d'infamie une plate parodie de *Sémiramis*, sous le nom de *Zoramis*, jouée sur le théâtre de la Foire, et plus digne de mépris que d'indignation. Une des

¹ Lettre à M. le Comte d'Argental, 11 Oct. 1747.

preuves qu'une parodie n'a jamais fait le moindre tort à une bonne tragédie, c'est que Racine n'a rien perdu de se voir parodier à plusieurs reprises. Que la parodie blâme le bon comme le mauvais, cela se peut sans doute, mais les seuls traits que les auditeurs se rappellent sont certainement ceux qui tombent sur les vrais défauts.¹ Nous reviendrons sur ce sujet en parlant de la parodie théâtrale.

Le soi-disant Comte de Rivarol, mort en 1801, un des rédacteurs des *Actes des Apôtres*, composa une très agréable parodie du récit de *Théramène* dans *Phèdre*, dirigée contre *Caron de Beaumarchais*, sur sa détention à St. Lazare, à l'occasion de quelques sarcasmes très piquants, écrits dans les journaux.

¹ B. Jullien; *les Paradoxes littéraires de Lamotte*. Paris: Hachette, 1859. 1 vol. 8°.

Récit du portier du sieur P. A. Caron de
Beaumarchais.

A peine Beaumarchais, débarrassant la scène
Avait de *Figaro* terminé la centaine,
Qu'il volait à *Tarare*, et pourtant ce vainqueur
Dans l'orgueil du triomphe était morne et rêveur,
Je ne fais quel chagrin, le couvrant de son ombre,
Lui donnait sur son char un maintien bas et sombre.
Ses vertueux amis¹ sottement affligés,
Copiaient son silence autour de lui rangés.
Sa main sur Sabathier² laissait flotter les rênes ;
Il filait un discours³ tout rempli de ses peines.
Les *Sepher*, les *Gudin*, qu'on voyait autrefois,
Fanatiques ardents, obéir à sa voix,
L'œil louche maintenant, et l'oreille baissée,
Semblaient se conformer à sa triste pensée.
Un effroyable cri, sorti du sein des eaux⁴

¹ Cette apostrophe est de *Beaumarchais* ; elle est devenue injure et proverbe.

² Beaumarchais s'appuyait sur l'abbé *Sabathier* à la répétition de *Tarare*.

³ Expression qu'on trouve au *Mémoire* contre Kornmann : Filer des phrases et tricoter des mots.

⁴ Premier écrit sur les eaux de Paris.

Des *Perier* tout à coup a troublé le repos ;
 Et du fond du Marais une voix formidable¹
 Se mêle éloquentement à l'écrit redoutable.
 Jusqu'au fond de nos cœurs, notre sang s'est
 glacé ;

Des badauds attentifs le crin s'est hérissé.
 Cependant sur le dos d'un avocat terrible²
 S'élève avec fracas un mémoire invincible :
 Le volume s'approche et vomit à nos yeux,
 Parmi de noirs flots d'encre, un monstre fu-
 rieux.³

Son front large est couvert de cornes flétrif-
 fantes ;

Tout son corps semble armé de phrases mena-
 çantes,

Indomptable allemand, banquier impétueux,
 Son style se recourbe en replir tortueux ;
 Ses longs raisonnements font trembler le com-
 plice,

Sa main, avec horreur, va démasquer le vice.
 Le Chatelet s'émeut, Paris est infecté,
 Et tout le Parlement recule épouvanté.
 On fuit, et sans s'armer d'un courage inutile,
 Dans les cafés voisins chacun cherche un asile.

¹ La réplique du Comte de Mirabeau.

² M. Bergasse.

³ Le sieur Kornmann, avouant la conduite
 de sa femme.

J'ai vu, Messieurs, j'ai vu ce maître si chéri
 Traîné par un exempt qui sa main a nourri ;¹
 Il veut le conjurer, mais l'exempt est de glace.
 Ils montent dans un char qui s'offre sur la place.
 De nos cris glapissants le quartier retentit.
 Le fiacre impétueux enfin se ralentit ;
 Il s'arrête non loin de cet hôtel antique,
 Ou de Vincent de Paul est la froide relique.²
 J'y cours en soupirant, et la garde me suit.
 D'un peuple d'étourneaux la foule nous conduit ;
 Le faubourg en est plein
 J'arrive, je l'appelle, et me tendant la main,
 Il ouvre le guichet, qu'il referme soudain.
 Le Roi, dit-il alors, me jette à Saint Lazare.
 Prenez soin entre vous, du malheureux *Tarare*.³
 Cher ami, si le Prince, un jour plus indulgent,
 Veut bien de cet affront me payer en argent,
 Pour me faire oublier quelques jours d'absti-
 nence,
 Dis lui qu'il me délivre un bonne ordonnance,⁴
 Qu'il me rende a ces mots le héros
 contristé
 Sans couleur et sans voix, dans sa cage est rentré :

¹ L'exempt qui l'arrêta, dinait tous les jours chez lui.

² St. Lazare.

³ A la dernière répétition de *Tarare*, Beaumarchais fut troublé par un concert de sifflets.

⁴ En effets, ou argent.

Triste objet où des rois triomphe la justice,
 Mais qu'on n'aurait pas dû traiter comme un
 novice.

Rivarol a également donné une
 amusante parodie, dirigée contre
 M^{me} De Genlis, Buffon &c. ; la voici :

*M. Gaillard à M^{me} De Genlis qui
 traverse le Lycée.*

Savante gouvernante, est-ce ici votre place ?
 Pourquoi ce teint plombé, cet œil creux qui
 nous glace ?

Parmi vos ennemis que venez vous chercher ?
 De ce brillant Lycée osez vous approcher ?
 Auriez vous dépouillé cette haine si vive. . . .

M^{me} De Genlis.

Prêtez moi l'un et l'autre une oreille attentive.
 Je ne veux point ici rappeler le passé,
 Ni vous rendre raison de ce que j'ai versé,
 Ce que j'ai fait, Gaillard, j'ai cru devoir le faire.
 Je ne prends point pour juge un monde témé-
 raire.

Quoique la médisance ait osé publier,
 Un grand prince a pris soin de me justifier.
 Sur de petits tréteaux ma fortune établie
 M'a fait connaître à Londres, et même en Italie.

Par moi, votre clergé goûte un calme profond.
La Seine ne voit plus ce Voltaire fécond,
Ni cet altier Rousseau, par d'éternels ouvrages
Comme au temps du feu Roi, dérober vos
hommages.

La Sorbonne me traite et de fille et de sœur.
Enfin de ma raison le pesant oppresseur,
Qui devait m'entourer de sa secte ennemie,
Ce terrible tremble à l'Académie.
De toute part pressé par un nombreux essaim
De serpents en rabats réchauffés dans mon
sein,

Il me laisse à Paris souveraine maîtresse . . .
Je jouissais en paix du fruit de ma finesse,
Mais un trouble importun vient depuis quel-
ques jours

De mes petits projets interrompre le cours,
Un rêve (me devrais-je inquiéter d'un rêve !)
Entretient dans mon cœur un chagrin qui me
crève.

Je l'évite partout, partout il me poursuit.
C'était dans le repos du travail de la nuit.
L'image de Buffon devant moi s'est montrée,
Comme au Jardin du Roi, pompeusement
parée.

Ses erreurs n'avaient point abattu sa fierté,
Même il usait encor de ce style apprêté,
Dont il eut soin de peindre et d'orner son ou-
vrage,

Pour éviter des ans l'inévitable outrage.
Tremble, ma noble fille, et trop digne de moi,

Le parti de Voltaire a prévalu sur toi.
 Je te plains de tomber en ses mains redou-
 tables,
 Ma fille . . . en achevant ces mots épouvan-
 tables,
 L'histoire Naturelle a paru se baisser,
 Et moi je lui tendais les mains pour la presser,
 Mais je n'ai plus trouvé qu' un horrible mê-
 lange
 De quadrupèdes morts et traînés dans la fange,
 De reptiles, d'oiseaux et d'insectes affreux,
 Que *Bexon* et *Gueneau* se disputaient entr' eux.¹

Au commencement du 19^{ème} siècle fut publié un poème en treize chants, intitulé *Cartouche ou le Vice puni*, poème assez mauvais sous tous les rapports, mais que nous ne devons pas oublier ici, parcequ'il renferme quantité de passages parodiés, pris

¹ On voit que l'abbé Bexon et Gueneau de Montbelliard ont fait les derniers volumes de l'histoire naturelle, concernant les oiseaux. Dans le 2^e volume des œuvres complètes de Rivarol, Paris, L. Collin, 1808, in 8vo. il y a plusieurs pièces relatives à la parodie que nous venons de citer, parcequ'on l'avait malicieusement attribuée à Grimod de la Reynière.

dans plusieurs poètes célèbres. L'auteur dans sa préface dit qu'il a semé dans son œuvre le plus de ces parodies qu'il lui a été possible, pour en relever le peu de mérite ; mais ce moyen ne rendit pas le poème meilleur, et pourtant il eut l'honneur d'être traduit en hollandais.

Cartouche adresse le discours suivant à une recrue qui vient de s'être engagée dans sa troupe :

C'est en vain, mon enfant, qu'un timide voleur,
Croit de l'art de voler atteindre la hauteur ;
S'il ne sent en son cœur l'influence du diable,
Si son astre en naissant ne l'en forma capable,
Dans les moindres dangers il est toujours
craintif ;

Pour lui *Laverne*¹ est sourde, et Mercure est
rétif.

O vous donc, qui brûlant d'une ardeur péril-
leuse,

Courez des grands voleurs la carrière épineuse,
Ne venez pas ici ce grand art ravalier,
Ni prendre pour valeur une ardeur de piller.

¹ La déesse des voleurs.

Craignez, craignez du gain les trompeuses
 amorces,
 Et consultez longtemps votre cœur et vos
 forces,
 Si vous prétendez être un voleur achevé.

.

Une autre citation suffira ; c'est
 une parodie du songe *d'Atrée* et
Thyeste, de *Crébillon*. La maîtresse
 de Cartouche éveille sa sœur :

. Et d'un air consterné,
 Lui dit je viens de faire un songe épouvantable.

Je l'ai vu cette nuit, ce malheureux Cartouche,
 Pâle, défiguré, l'air morne, l'œil farouche ;
 Il semblait revêtu de ce triste haillon
 Qu'une ombre désolée emporte à Montfaucon.
 Le soleil faisant place à l'horreur des ténèbres,
 Je n'ai vu près de lui que fantômes funèbres.
 A la triste lueur d'un lugubre flambeau,
 On l'entraîne à l'instant vers un affreux tom-
 beau.

L'infortuné semblait entouré de furies ;
 Un glaive encor fumant armait leurs mains
 impies.

Je vois l'exécuteur arriver à grands pas,
 Une barre à la main pour lui casser les bras.

La terreur me saisit ; l'ombre perça la terre,
Et le songe finit par un coup de tonnerre.

Grosley, mort en 1785, l'un des rédacteurs des facétieux *Mémoires de l'Académie de Troyes*, ne pouvait guère ne pas cultiver un peu la parodie. On se rappelle qu'en 1749 l'Académie de Dijon proposa la question : " Le progrès des sciences et des arts a-t-il contribué à corrompre ou à épurer les mœurs ? "

On fait que J. J. Rousseau prit parti contre les arts et les sciences, et remporta le prix. *Grosley* avait été le concurrent de Rousseau, seulement il traite la question dans un esprit tout différent, et il n'eut que l'accessit. L'année qui suivit le jugement de l'Académie Dijonnaise, Grosley fit imprimer, non par un sentiment de dépit, comme le pense *M. Nisard*,¹ (Grosley, surnommé Dé-

¹ Histoire des livres populaires. 2 vol. 8°. 1854.

mocrite, avait donné trop de preuves de sa joyeuse humeur, pour lui soupçonner un pareil sentiment),
 “ L’oraison funèbre et testament de
 “ Jean Gilles Bricotteau, de Soissons,
 “ par le Rd. P. Hesmogène, de Car-
 “ pentras, capucin indigne &c.”

L’orateur établit avec une gravité très comique la prééminence de l’imbécillité, sur l’esprit. Il se plaît à outrer le sentiment de Rousseau, pour le parodier. Si l’un répudie l’instruction et tous les bienfaits dont elle est le germe, pour nous ramener à l’état de sauvage, l’autre répudie la raison elle-même, et veut nous réduire à l’état de crétins, pour notre plus grand bonheur :

“ Faible raison ! dont les mortels
 “ s’enorgueillissent si fort, et dont ils
 “ abusent encore plus souvent, vous
 “ avez refusé vos lumières à celui
 “ dont nous pleurons la perte. Mais

“ en se séparant de vous et de vos
“ faveurs, il a appris aux autres
“ hommes à connaître le peu que
“ vous valez et le dommage sensible
“ que vous apportez à ceux sur qui
“ vous jetez vos lumineux regards.
“ Car enfin quel doit être le principal
“ objet de nos vœux, et à quoi ten-
“ dent d'ordinaire tous nos projets ?
“ A nous établir sur la terre dans
“ une vie tranquille et à nous pro-
“ curer l'espérance d'un bonheur
“ plus essentiel dans l'éternité. Or
“ voilà Messieurs, ce que l'homme
“ inimitable que nous regrettons, a
“ trouvé dans le mépris que la raison
“ a témoigné pour sa personne.

“ La matérialité de son esprit a
“ fait le bonheur de sa vie, et en a
“ causé l'innocence. Je veux dire
“ il a été plus heureux et plus sage
“ que la plupart de ceux qui jouis-
“ sent d'une haute intelligence: deux
“ vérités que je consacre à la conso-

“ lation des esprits simples et à la
“ mémoire de très épais, très stupide
“ et très grossier mortel, Jean Gilles
“ Bricotteau, fermier de Venizel, et
“ ancien sonneur de cette paroisse.”

L'orateur divise son discours en deux parties. Dans la première il démontre que l'esprit est un flambeau dont la lumière sert plus souvent à nous consumer qu'à nous conduire, et devient le premier artisan de nos disgrâces.

Dans la seconde, il prouve que de même que ce fut un avantage pour Nabuchodonosor d'être changé en bête ; ce fut pour Bricotteau un trait de la miséricorde céleste de l'avoir fait naître avec un extérieur repoussant, et un féroce appétit ; et qu'une faible lueur de raison, soutenue de la grâce, a suffi pour conduire son âme, sortant des ténèbres de son corps, jusqu'au terme de l'éternité.

On ajoute que le révérend père capucin, n'étant pas plus heureux que Bricotteau, en esprit et en mémoire, ne prononça cette oraison funèbre que cinquante ans après la mort de Bricotteau ; ce dont il n'y a pas lieu de s'étonner, car voulant mettre en vers français le testament de cet illustre défunt, il ne put arracher de son cerveau environ qu'un vers par an.¹

Une parodie très rare du commencement du 19^{ième} siècle est la *Messe de Cythère*, mélange de vers et de prose, imprimé vers 1801, et dont l'auteur, dissimulé sous le nom

¹ Dans l'*histoire des livres populaires*, cité ci-dessus, le chapitre 6 est consacré aux sermons burlesques, et sous le titre de *Sermon gai et amusant*, qui appartient au XVIII^{ième} siècle, il y a un autre échantillon curieux de ce genre de parodie dont le ton railleur et sceptique, ton très fréquent de ce siècle fameux, est une conséquence de l'abus des controverses.

de *Nobody*, doit être *Griffet de la Baume*, ou *Mercier de Compiègne*. On devine facilement quel est l'objet de cette débauche littéraire, contemporaine de l'ouvrage qu'on a reproché à *Parny*.¹

¹ Comme nous ne pouvons faire mention de toutes les parodies de cette période, nous indiquerons toutefois pour mémoire : *Les Eternueurs*, poème parodi-burlesque. Paris, 1758, in 12°. Ouvrage entièrement gravé.

Le Petit Neveu de l'Arétin. Parodie burlesque du 4^{ème} livre de l'Énéide. Paris, an IX, in 12°.

Un anonyme fit paraître vers la même temps *L'homme des Bois*, parodie de *L'homme des Champs*, de *Delille*.

Parodie du 1^{er} chap. de St. Mathieu, sur la généalogie du fameux système de *Law*.

Jacquot n'a que ça. Une des nombreuses parodies que firent éclore *les Deux Gendres*, d'*Etienne*, que l'on regardait comme un plagiat de *Conaxa*, comédie de collège.

Alala, parodie d'*Atala* de Chateaubriand, &c.

M. Rostain, de Lyon, dont nous avons déjà fait mention dans la Préface, et qui est auteur de plusieurs ouvrages de critique littéraire, nous a fréquemment aidé, dans nos recherches

Un fleur J. E. Despreaux, tenté peut-être par la conformité de nom, publia à Paris, en 1806, en deux volumes en 8°, *Mes Passetemps, Chansons, suivies de l'art de la danse*. Dans ce poème l'auteur a parodié d'une manière assez ingénieuse l'art poétique de Boileau.

En voici deux extraits :

Gardez vous qu'une jambe à courir trop hâtée,
Ne soit de l'autre jambe en son chemin heurtée.
Il est un heureux choix de contours gracieux,
Que la note et le pied soient bien d'accord
entr'eux.

Le pas le plus brillant, la plus aimable danse,
Ne peuvent plaire aux yeux, s'ils blessent la
cadence.

.

Règles du Menuet.

Le grave menuet fut en vogue autrefois ;
Le goût en a fixé les rigoureuses lois,

sur la Parodie. Sa complaisance est aussi in-
épuisable que le sont ses connaissances biblio-
graphiques.

Il veut que tous les pas, de mesure pareille,
Lorsque l'air, à trois temps, frappe six fois
l'oreille,

Par quatre mouvements artistement rangés,
Soient sur deux fois trois temps, en quatre
partagés :

De ce genre surtout il bannit la licence,
Lui-même en mesura le nombre et la cadence,
Défendit qu'aucun saut y pût jamais entrer,
Et qu'un geste commun osât y pénétrer.
Du reste, il l'enrichit d'une simple élégance ;
Un menuet parfait est la plus noble danse.
En vain mille danseurs y pensent arriver,
Et cet heureux phœnix est encore à trouver.
A peine dans les bals dont abonde la ville,
En peut on admirer un ou deux entre mille.
Que d'art voulait *Boileau*, pour faire un bon
sonnet !

Que de choses *Marcel* vit dans un Menuet !

Sans doute à cause de la facture aisée des vers, *l'art poétique* de *Boileau* a été assez souvent parodié. On rencontre dans un *Almanach poétique* fort peu connu, *Les Muses de la Saintonge*,¹ une parodie analogue à la précédente, intitulée *l'art de plaire* :

¹ Saintes, 1823, in 12°.

Un sage ami, toujours rigoureux, inflexible
 Sur vos défauts jamais ne vous laisse paifible,
 Il ne pardonne point un air embarrassé ;
 Il renvoie à son maître un fat mal exercé,
 De ses fauts vagabonds arrête la licence,
 Et ne le laisse point blesser la bienfiance.
 Votre jarret tendu semble un peu se roidir,
 Ce bras est trop pendant, il le faut arrondir.
 C'est ainsi que vous parle un ami véritable.
 Mais souvent, sur ses pas, un pédant intrai-
 table

A les défendre tous se croit intéressé,
 Et pense dans les bals son honneur offensé.

Comme en fots amateurs,
 Notre siècle est fertile en fots admirateurs,
 Et sans ceux que fournit la ville et la province,
 Il en est chez le Duc, il en est chez le Prince.
 Le plus mince fauteur a chez les courtisans
 De tout temps rencontré de zélés partisans,
 Et pour finir enfin par un trait de satire,
 Un fat trouve toujours un plus fat qui l'admire.

Une des plus amusantes parodies
 qu'ait produites le commencement du
 19^{ième} siècle, à notre avis, est le
Virgile en France, ou la nouvelle
Enéide.¹ L'auteur, dans sa préface,

¹ Poème héroï-comique en style franco-

a donné une très bonne notice sur la parodie, qu'il distingue fort bien d'avec le burlesque; mais dans laquelle se rencontre un *lapsus memoriae* des plus extraordinaires.

“ Henri Etienne, dit-il, qui florifait vers la neuvième Olympiade (!!) a été le premier inventeur de la parodie qu'on nomme *simple* ou *narrative*; Hégémon de Thafos, vers la 88^{ième} Olympiade, est l'auteur de la parodie qu'on nomme *dramatique*, &c.”

Il termine ainsi : “ L'application des événements de nos jours est répandue dans tout l'ouvrage, pour autant que le texte original a pu le comporter,¹ avec les légers changements que j'y ai faits.

gothique, pour servir d'esquisse à l'histoire de nos jours, par Le Plat du Temple. A Offenbach, de l'imprimerie de Charles Louis Brede, et aux dépens de l'auteur, 1810. 4 vols. in 8°. Cet ouvrage est devenu très rare.

¹ Il avait d'abord publié en 1802, le *Virgile*

“ Sans prétention à la palme de la
“ poésie, je me croirai trop heureux
“ d’avoir remporté celle de la pa-
“ rodie.”

Le sommaire de deux des chants,
et deux extraits feront suffisamment
connaître cette bizarre conception
dont les nombreuses notes sont, si
c’est possible, encore plus extraordi-
naires que le poème lui-même.

Sommaire du 2^{ème} Chant.

Récit de la révolution de Troie,
—Convocation des Etats-Généraux

*dans les Pays Bas, ou le poème d’Enée travesti en
Flamand. Bruxelles. 3 vol. 8°. Puis il donna
en 1807 son Virgile en France, poème héroïque,
&c. d’abord en deux vol. 8°. Brux. Weissen-
bruck. Enfin parut à Offenbach, en 1810, le
même ouvrage, en 4 vol. 8°, augmenté de
notes des plus originales.*

Il fit encore imprimer en 1814 des satires
en vers, contre Napoléon, sa famille et les
principaux fonctionnaires de son gouverne-
ment.

—Emigration—Arrestation du Roi
 —Son discours à la barre—Fête à la
 Liberté!—Clôtures des temples—
 Criminels élargis—Sac de Troie par
 les Jacobins—Massacres—Tyrannie
 populaire—Mort du roi—&c.

Sommaire du 4^{ème} Chant.

Histoire des amours de la reine
 d’Egypte—Elle consulte son confes-
 seur—Avis politiques de son aumô-
 nier—Mariage devant un prêtre in-
 fermenté—Jalousie d’un roi nègre
 —Délire de l’amour—Arrivée d’un
 prélat tondu—Exorcismes—Solilo-
 que philosophique—Triste suicide
 —&c.

Voici la parodie du passage :

Nec minus interea fociis ad littora mittit
 Vigenti tauros

Cent dindons arrivés du fol de sapience,¹

¹ Le pays de la Normandie.

D'Ardenne cent moutons, cent jambons de
Mayence,
Cent hectolitres pleins de vieux Château-
Margot,
Sont envoyés de suite à bord, au matelot.

Cent paladins couverts de sèrique brodure,
Les Nomarques, les Beys, les chefs de pré-
fecture,

Le corps diplomatique, et les grands Alfaguins,¹
Assistaient en costume à ces banquets divins.
Chez *Tailleur*² on ne vît jamais telles lippées ;
C'étaient des godivaux, Salmigondis, mattées,
Moutons aux nids d'oiseaux, fyrriots, francollins,
Outardes, morellons, pluviers, ococolins,³
Cent estafiers dorés, sous livrée amaranthe,
En vases cristallins présentent l'Alicante ;
Et les perles d'Aï, les rubis de Vougeot,
Disputaient la Victoire au nectar Cypriot.

Après l'arrestation du roi, voici la
manière dont est présenté le passage :

¹ *Nomarque*, gouverneur d'une province en Egypte. *Alfaguin*, nom des prêtres chez les Maures.

² Traiteur à Paris ; rendez-vous des enfans de Bacchus et de Comus.

³ Chacun de ces plats est expliqué dans les notes.

Perfidus ante dolis instructus et arte Pelasgâ,
 Sustulit exutas vinclis ad fidera palmas.

Un fieffé scélérat sorti de la poussière,
 Jadis membre pourri de la Jacobinière,
 Qui venait d'achever ses dix ans de prison,
 Pour des crimes de faux et de rebellion ;
 menteur adroit dans l'art qu'on nomme popu-
 laire,

Levant ses viles mains vers l'astre de lumière,
 Prit ici l'Eternel et le ciel à témoins,
 De sa vertu civique et populaires soins :
 O mes frères, dit-il, je fus une victime,
 De ces devoirs sacrés dont on me fit un crime.
 Ennemi des tyrans, je me vis arrêté
 Pour avoir défendu la sainte Liberté.

Obligés de nous borner à ces cours
 extraits, nous ne pouvons faire ref-
 fortir les détails comiques et amusants
 de cette nouvelle Enéide, trop peu
 connue. Chaque chant est accom-
 pagné, sous forme de notes, d'un
 commentaire où se heurtent les idées
 les plus absurdes et les plus fau-
 grenues.¹

¹ Les biographies *générales* de Didot, de

Il faut mettre aussi au nombre des bonnes parodies en prose, de notre époque, celle d'*Atala*,¹ où les idées les plus bizarres de ce roman sont très plaifamment introduites, et marquées par des guillemets.

La Révolution de Belgique qui sépara ce pays d'avec la Hollande, ne pouvait manquer de produire plus d'une parodie. Nous citerons entr'autres, une scène de la Chambre des

Michaud, &c., ont négligé de faire mention de *Le Plat du Temple*. Quérard seul cite ses ouvrages, dans la Bibliographie de la France, mais sans indiquer de quelle nation était l'auteur.

Il est digne de remarque qu'en cent endroits, les vers de Virgile ont été remaniés, et que *Le Plat* en a ajouté des siens, pour rendre l'application aux circonstances de La Révolution, plus juste; de sorte qu'on pourrait presque considérer le texte Latin comme une espèce de centons.

¹ *Itinéraire de Pantin au Mont Calvaire, &c. ou Lettres inédites de Châelas à Atala, par M. de Chateauterne. Paris, Dentu, 1811, 8°.*

Représentants, que le poète suppose
se passer en Janvier 1841, lors de la
discussion des fonds portés au budget
pour les fêtes de Septembre, com-
mémoratives de la Révolution. Les
interlocuteurs sont *Abner-Devaux* et
Joad-Rogier.¹

Abner-Devaux.

Oui, je viens à la chambre apprendre son
pater ;

Je viens avec le ton d'un rogue magister,
L'exhorter à fêter la glorieuse histoire,
Qui nous fait à la cour si bien manger et boire.
Que les temps sont changés ! fitôt que des

Trois Jours

Le retour s'annonçait par le son des tambours,
Du Parc orné partout de lampions fort chiques,
Les badauds inondaient les verdoyants por-
tiques.

La Chambre en léfinant, change les lampions
En éteignoirs, et veut nous damer les pions.

¹ *Le livre du diable, recueil de satires et pam-
phlets sur les hommes et les choses de la Révolution
Belge, par le poète Borain, Bruxelles, 1848,
1 vol. 12°.*—Ce recueil piquant est devenu rare.

D'enluminés ventrus à peine un petit nombre
Des verres de couleur osent engraisser l'ombre ;
Le reste pour le feu d'artifice et les mâts
De Cocagne, où pendaient jambons et cervelas,
A l'air de ne vouloir pas voter un centime,
Et prétend que tout ça, ce n'est que de la frime.
Je tremble, entre nous dit, que l'opposition
A vous même bientôt rognant la portion
N'achève sa vengeance, en ce moment qui
rampe,
Et ne refuse enfin de l'huile à votre lampe.

Joad-Rogier.

D'où vous vient donc la peur d'un tel abaïsse-
ment ?

Abner-Devaux.

Pensez vous au pouvoir briller impunément ?
Dès longtemps la Belgique à regret verse l'huile
Dont vous entretenez votre étoile qui file

De Theux d'ailleurs, *De Theux*, ce suppot de
la messe,
Plus fournois qu'éloquent, veut flamber votre
graisse.

De Theux d'un portefeuille avide chercheur,
Est l'ennemi juré des verres de couleur.
C'est peu que le front ceint d'une obscure
auréole,
Contre nos lampions il ait pris la parole,

Septembre l'importune, et son sacré toupet
 Voudrait anéantir la mémoire du fait.
 Pour vous perdre, il n'est point de ruse qu'il
 n'invente.

Et je crains que De Theux qui rêve votre
 chute,
 De votre Ministère enfin ne vous culbute.

Joad-Rogier.

Celui qui mit toujours de l'huile aux lampions
 Sait aussi d'un De Theux tromper les visions.
 Confiant en ma ruse, en mes lumières feintes,
 Je crains *tout*, cher Devaux, et n'ai point
 d'autres craintes,
 Cependant je rends grâce au zèle officieux
 Qui sur mes lampions vous fait fixer les yeux.

En terminant ce dialogue, Abner-
 Devaux prévient que l'on doit di-
 minuer les dépenses pour ces fêtes,
 vu que le Budget est sans fonds, et
 le Pays sans argent.

Dans ces derniers temps les jour-
 naux français ont plusieurs fois mêlé
 des parodies à leurs articles sur la

littérature. En voici une assez heureuse, extraite du *Figaro*, du mois d'Aôut 1869, et imitée du *Lutrin*, à l'occasion du Sénatus-Consulte, entrant dans la voie des concessions libérales :

Voici deux mois passés qu'un Sénatus-Consulte,
Réveilla le Sénat dormant loin du tumulte.
On fait que ce grand corps établit son séjour
Près de Monsieur *Ricord* au fond du Luxem-
bourg.

Au bruit du Sénatus qui vient troubler son rêve,
Le Sénat en pleurant sur un bras se relève,
Ouvre un œil chaffieux et d'une faible voix,
Laisse tomber ces mots qu'il begaye en dix fois :

“ Sénatus ! que veux-tu ? quel besoin a la France,
“ De tant de libertés ! Ah ! parbleu, quand
j'y pense,

“ Hélas ! qu'est devenu ce temps, cet heureux
temps

“ Ou les Pères Conscrits étaient tous fainéants,
“ S'endormaient sur leur siège, et fiers de leur
étoile,

“ Contemplaient l'araignée en l'air filant sa
toile !

“ Ce doux siècle n'est plus. . . .

“ Je croyais que j'étais le gardien principal

" Et tranquille du vieux pacte fondamental :
 " Je ne savais pas trop ce que ça voulait dire . . .
 " Mais je ne faisais rien, et j'y pouvais suffire.
 " Ah ! nous avons buché ; succombant sous
 l'effort
 " Nous avons écouté *Devienne* et son rapport !
 " Enfin j'ai terminé ma tâche !
 " C'est fini ; nous avons à cent quarante trois,
 " Approuvé le projet, rejeté par trois voix,
 " Trio récalcitrant qui contre nous se heurte,
 " De Vincent, Girardin et Boulay de la
 Meurthe !
 " Comme si, votant contre, il était à propos
 " De reculer encore le retour du repos ! . . .
 " C'est fini. . . ."

Le sénat dont la crainte est passée
 Dans sa bouche, à ce mot, sent sa langue glacée,
 Et las de son travail, succombant sous l'effort,
 Soupire, étend les bras, clot l'œil et se rendort.

Dernièrement M. *Rouher*, dans
 un de ses discours à la Chambre des
 Députés, tout en ayant l'air de don-
 ner de grands éloges à l'activité et
 aux travaux opérés par M. *Hauf-*
mann, à Paris, le critiqua sévèrement
 sous le rapport financier.

A cette occasion, un journal publia

une plaisante parodie de l'élégie si connue de *Millevoie* :¹

De la dépouille de nos toits
Hausmann avait jonché la terre;
Monsieur Rouher était sans voix,
Et la Chambre était en colère,
De voir braver toutes les lois.
Triste et tourmenté, notre Edile,
Plein de soucis inoportuns,
Vaguait dans son Hôtel-de-ville,
Si cher à ses nombreux emprunts.
Mon hôtel, adieu ! je succombe !
Les journaux frappent sans surfis,
Hélas ! et chaque feuille tombe
Sur mon dos, à bras raccourcis.
Fatal Rouher, fatal Ministre,
Qui dans ton pladoyer pompeux,
Laislas tomber ce mot sinistre :
Tire-toi de là, si tu peux !

.

Bien d'autres parodies encore ont
paru en France durant notre époque ;²

¹ On sait que le Préfet de Paris avait été surnommé le *Baron de Mille-voies*.

² Voir *l'Improvisateur Français* (Paris, 1805,

mais pour ne pas dépasser les bornes d'un essai, terminons ce que nous avons à dire sur la France, par une courte notice sur la parodie dramatique dans ce pays, sujet fécond qui exigerait à lui tout seul, une dissertation, si on lui donnait les développements nécessaires.

Quoiqu'en ait dit *Lamotte*, en défendant sa tragédie d'*Inès de Castro*, un parodiste ne ravale pas plus une bonne tragédie que l'auteur comique ne ravale l'humanité. Il obéit à la nature particulière de son esprit, qui lui fait voir sous une forme plaisante ou grotesque, ce que d'autres ont considéré d'un côté sérieux. Ces deux

12^o 20 vol.) où il y a au tome 14^{ème} deux pages relatives à la parodie, et où l'on cite des vers de *Gresset*, blâmant ce genre, et deux couplets de *Ségur*, le vaudevilliste, qui en font l'apologie.

Dans le *Printemps d'un Proscrit*, de *J. F. Michaud*, dernière édition, l'on a ajouté une parodie des Amours des plantes.

aspects sont dans les dispositions de l'esprit humain, a dit *M. B. Jullien*, dans ses *Paradoxes Littéraires de Lamotte*.

L'Agnès de Chaillot, parodie de *l'Inès* de ce dernier auteur, est regardée avec raison comme un modèle du genre. Il en fut si vivement offensé, qu'il fit une sortie virulente contre la pièce qu'il appelle "une bouffonnerie où l'on essaie de rendre la vertu ridicule."

Le parodiste a fort bien saisi les invraisemblances de la Tragédie.

L'ancien Bailli de Chaillot, surnommé *le Justicier*, a épousé à 75 ans une boulangère de Gonesse, mère d'un fils et d'une fille en âge de se marier. Agnès est la servante du Bailli dont elle a secrètement épousé le fils Pierrot. Or son père veut le marier avec Constance fille de la Baillive. Comme Pierrot refuse, il est condamné à l'exil au Mississippi ;

mais Agnès intervient, amène ses enfants au Bailli, prouve son mariage, et au moment où le père pardonne, Agnès meurt, empoisonnée par sa belle-mère.

A la fin de la pièce, lorsqu'Agnès vient dire au Bailli :

Enfin je vais parler, rien ne doit me contraindre ;

Je vais tout avouer ; Pierrot est mon époux.

Le Bailli répond à juste titre :

Mais pourquoi m'avouer si tard un tel forfait ?
Dès le commencement vous deviez l'avoir fait :
Vous dire de mon fils, épouse, et non maîtresse,
Mais vous avez voulu faire durer la pièce,
Pour étaler ici tous ces beaux sentiments
Que j'ai lus et relus cent fois dans les romans.

Agnès, imitant *les Plaideurs* de Racine, amène ses quatre enfans :

Venez, famille desolée,
Venez, pauvres enfans qu'on veut rendre
orphelins,
Venez faire parler vos soupirs enfantins.

Le Bailli réplique :

Et d'où diable a-t-on fait sortir ces marmots là ?
Ai-je dans ma maison des chambres inconnues ?
Oh ! pour le coup, il faut qu'ils soient tombés
des nues.
Ont-ils pu parvenir à l'âge où les voilà,
Sans qu'aucun du logis ait rien su de cela ?

Pierrot, voyant Agnès mourante,
veut se tuer ; le Bailli lui retenant
le main :

Oh ! mon fils, arrêtez !

Pierrot.

Pourquoi me secourir ?
Laissez vous voir mon père, en me laissant
mourir !

La Bailli.

Quel galimatias ! morbleu, quelle chimère !
Laisant mourir son fils, se montre-t-on son père ?
.

L'abbé Sallier fit ressortir la valeur littéraire de la parodie, qui est, dit il, entre les mains de la critique le flambeau dont on éclaire les défauts d'un auteur qui a surpris l'ad-

miration. C'est la pierre de touche des pièces de théâtre, elle y distingue le bon or du clinquant.

L'auteur tragique le plus-parodié fut *Voltaire*. Le premier volume des *Parodies du Théâtre Italien*, en contient une d'*Œdipe*, d'autres de *Brutus*, d'*Artemire*, de *Marianne*, et deux de *Zaire*. Celle de *Marianne*, sous le titre du *Mauvais Ménage*, est excellente, et eut un succès aussi complet que bien mérité.

Les enfants trouvés, parodie de *Zaire*, suit de très près l'original, et en fait ressortir toutes les improbabilités.

Fatime.

Je ne m'attendais pas, jeune et belle Témire,
Vous qui pleuriez toujours, à vous voir jamais
rire.

Quoi ! vous ne tournez plus les yeux vers ces
climats.

Où ce vaillant français devait guider vos pas ?

Témire.

Le sérail aujourd'hui fait ma félicité.

Lorsque *Diaphane* (Orosmane)
vient pour la conduire à l'autel, elle
hésite, et comme il demande la cause
de cette hésitation, elle répond :

. . . Il est affreux, seigneur, de vous déplaire ;
Laissez-moi vous quitter, je ne saurais mieux
faire.

Diaphane.

Je n'y comprends plus rien ; pourquoi partir
sitôt ?
Dites-moi vos raisons ?

Témire.

Je les dirai tantôt.

En effet elle revient sans nul motif
peu de temps après, et *Diaphane*, qui
a réfléchi, lui annonce qu'il ne l'aime
plus.

Témire.

Est-il bien assuré que vous ne m'aimiez plus,
Seigneur ?

Diaphane.

Il est trop vrai que l'honneur me l'ordonne,
Que je vous aimai trop, que je vous abandonne ;
Que mes vœux, que mon cœur, que mes yeux
éclairés

Que j'aimai que je hais Témire,
vous riez ?

Témire.

Seigneur, qui ne rirait de tout ce badinage,
De mon incertitude et de votre langage ?
.

Le défaut frappant de la dernière
scène est très bien saisi, lorsque *Zaïre*
vient trouver *Nérestan* la nuit, et
qu'*Orosmane* la tue, après lui avoir
entendu prononcer à voix basse, ce
vers rocailleux :

Est-ce vous, Nérestan, que j'ai tant attendu ?
.

Diaphane.

Je vais les immoler à ma juste fureur !

Témire (marchant dans l'ombre).

Est-ce vous, Carabin ?

Carabin.

Etes vous là, ma sœur ?

Diaphane.

Sa sœur ! ah ! j'allais faire une belle sottise !
Cet éclaircissement m'épargne une méprise !
.

Dans la seconde parodie de *Zaïre*, intitulée *Arlequin au Parnasse*, Melpomène traitée de folle par sa sœur Thalie, à cause des invraisemblances, et du mauvais arrangement de la pièce nouvelle, parodie ainsi le célèbre passage du *Cid* :—

O rage ! O désespoir ! O sœur, mon ennemie !
Ne m'a-t-on applaudi que pour cette infamie !

Et n'aurai-je charmé nobles et roturiers,
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers ?

Pleurez, pleurez mes yeux, fondez en cataraëtes,

Et noyez dans vos pleurs mes malheureux
cinq actes.¹

¹ Nous ferons mention ici, à cause de sa rareté, d'une troisième parodie de cette tragédie ; *Caquaire*, en 5 actes et en vers. Dans le N^o. du 10 Sept. 1869, *l'Intermédiaire des chercheurs et curieux* demandait si Voltaire avait eu connaissance de cette audacieuse parodie, dont la plus ancienne édition remonte à 1783. C'est une facétie stercorale de 48 pages dont il est impossible de citer autre chose que les deux premiers vers :

La tragédie de *Médée*, de *Longepierre*, fut aussi l'objet d'une parodie qui passe pour excellente. Jason est transformé en *Zonzon*, *Médée*, en *Asmodée*, et *Cléon* est un seigneur de village.

Plus de cinquante pièces de ce genre ont été représentées par les

Je ne m'attendais par, jeune et belle Caquire,
A ces nouveaux besoins qu'un soudan vous
inspire.

M^{rs}. Breghot et Péricaud, dans leur catalogue des Lyonnais dignes de mémoire, Lyon, 1839, in 8°, ont consacré quelques lignes à M^r. *De Combes*, auteur de *Caquire*, mais c'est à tort qu'il lui donnent pour père l'auteur de la traduction anonyme de la fantaisie paradoxale : *Concubitus sine Lucinâ*, contre partie de *Lucina sine Concubitu*. Celui-ci signait *De Combes*.

Caquire a un article dans la *Bibliotheca Scatologica*, publiée dans le *Journal de l'Amateur de livres*, tome 2, année 1849.

Cette parodie fut réimprimée en 1853, dans un petit volume in 32°, ayant pour titre : *M. . . . ana*, édition revue par *Hilaire Legay*, pseudonyme.

comédiens Italiens ordinaires du Roi, pendant la première moitié du 18^{ème} siècle. Encore ne fait-on pas mention de plusieurs autres, dans la collection qui en a été publiée. On n'y rencontre pas *Scarron* qui s'amuse dans *Jodelet, maître et valet*, à parodier les stances du *Cid*, ni *Bois Robert* qui pour divertir le grand Cardinal, s'attaque à la même tragédie. Il fit représenter une parodie du chef d'œuvre de *Corneille*, devant son Eminence, par des laquais et des marmitons, et lorsque *Don Diègue* demande à son fils :

Rodrigue, as-tu du cœur ?

le fils répond :

Je n'ai que du carreau.

On voit que si la parodie fit ressortir assez souvent les défauts des pièces de théâtre, elle servit aussi quelquefois d'arme à la passion et à l'envie.

En voici un autre exemple ; parmi tous les libelles publiés contre Molière par les charlatans qu'il avait livrés à la risée publique, *La Critique du Tartuffe*, honteuse diatribe en un acte et en vers, est une parodie lancée par le parti des dévots et des cafards, où l'indécence le dispute à l'esprit d'une âcre méchanceté.

Les parodies théâtrales, à la fin du siècle passé et aujourd'hui, ont pris une forme différente. On en fait des chansons ou des vaudevilles.

Desaugiers est regardé comme un des meilleurs parodistes dramatiques, et sa plaisanterie sur la *Vestale*, de Jouy, est fort bonne.

Voici quelques extraits de ce *Potpourri* en trois actes :

J'voyons un monastère
Où c'qu'un' fille d'honneur
Était religieuse à contre cœur.
C'était monsieur son père
Qui l'jour qu'il trépassa,
D'sa fille exigea ça . .
Ha !

Quand aux règles du Monastère
Un' fille manquoit,
On vous la j'tait tout' vive en terre,
Comme un paquet.

.
V'là z'enfin un bel homme
Qu'alle avait pour amant,
Qui revient vainqueur à Rome,
Avec son régiment.

.
Dans c'pays là par bonheur,
La loi voulait qu'on choisisse,
La Vestal' la plus novice,
Pour couronner le vainqueur.
Tu r'viens comm' Mars en carême,
(Lui dit tout bas cell' qu'il aime)
Pour recevoir le diadème,
Du cœur dont t'as triomphé !
Il veut répondre, il s'arrête,
Il la regarde d'un air bête,
Et le v'la qui perd la tête
Au moment d'être coiffé.

.
Enfin.

Un serrement de main
Lui dit : prends garde,
On nous regarde !
Et v'la qu'elle lui met
Un beau plumet.

A c'te nuit, j'te l'promets,
 A c'te nuit, j'te l'permets.
 Puisqu' la Caremonie
 Dit l'abesse, est finie,
 Rentrez dans vot' dortoir,
 Jusqu'au revoir,
 Bon soir.

Silenc' ! Silenc' ! Silence !
 V'là qu'la seconde act' commence.
 Et j'vois l'enceinte du saint lieu
 Avec un réchaud z'au milieu.

On ordonne à la r'ligieuse
 D'entret'nir le feu.
 S'il s'éteint, la malheureuse
 N'aura pas beau jeu !

Dans les couplets suivants, Def-
 augiers fuit pas-à-pas la marche du
 drame, d'une manière fort comique,
 jusqu'au moment ou la vestale va
 être enterrée vivante :

L'pauvre agneau descend dans la tombe,
 Qu'c'est pain béni !
 Sur sa tête l'couvercle r'tombe
 V'la qu'est fini !

Mais patatras ! v'la z'un éclair qui brille,
 Et le tout-puissant qui j'dis, n'est pas manchot,

Pour sauver la pauvre fille,
Vous lâche un pétard qui grille
L'noir chiffon qui pendait sur l'réchaud.

Tant y a que l'couple s'épousa,
Et qu'chaqu' Vestal' dit, voyant ça,
Quand est ce qu'autant m'en arriv'ra,
Alleluia !

Defaugiers a fait encore plusieurs autres parodies dramatiques qu'on a réimprimées assez récemment dans ses œuvres.¹

A l'époque où la *Lucrèce* de *Ponsard*, faisait tant de bruit, on fit circuler en copies autographiées, une parodie intitulée : *Serre-fesse*, en cinq actes et en vers. Cette pièce est, dit-on, fort bien conduite, et versifiée avec facilité.

Bornons ici nos citations des parodies de théâtre. Les curieux trouveront de plus amples renseignements dans la *Bibliographie drama-*

¹ Deux jolis volumes en 32°, très bien imprimés.

tique de M. A. F. Delandine, Lyon, 1819. Il est bon de faire observer toutefois qu'il n'est pas toujours dans les habitudes de l'auteur d'être très exact.

Si la France, dont la faillie et la vivacité forment un des traits caractéristiques, nous a présenté d'abondantes parodies, il n'y a pas lieu de s'en étonner ; mais que la grave Angleterre en ait presque produit de plus nombreuses, ce n'est pas aussi connu sur le continent.

Dans ce pays, la Parodie a deux périodes bien distinctes. La première qui s'étend jusqu'au commencement de notre siècle, est presque toujours écrite dans un but politique, et chose remarquable dans un pays où le puritanisme de l'époque de Cromwel a laissé des traces si profondes, c'est la Liturgie, ce sont les prières de l'église et les Livres saints qui prêtent leurs formes à cette parodie.

La seconde période comprend notre siècle qui abonde en parodies purement littéraires, composées dans le but de faire la satire d'œuvres poétiques célèbres, ou de les imiter d'une façon comique.

Dès 1600, dans une comédie de *Ben Jonson*¹ et représentée devant la Reine *Elisabeth* par les enfants de la Chapelle, l'auteur a introduit une parodie d'une des plus graves litanies du service Anglican.

Phantaste.

From waving fans, coy glances, glicks,
Cringes and all such simpering humours,
(*Chorus.*) Good Mercury, defend us !

Amorphus.

From making love by attorney, courting
of puppets, and paying for new acquaintance,
(*Chorus.*) Good Mercury, defend us !

¹ Cynthia's Revels, or the fountain of self-love.

Phantaste.

From pargetting, painting, slicking,
glazing and renewing old rivelled faces
(*Chorus.*) Good Mercury, defend us !

La même forme a été employée
dans un parodie politique :

The poor man's Litany.

From the tax upon income, invented by *Pitt*,
Though the great ones contrive to lose nothing
by it,
Yet we who have little, are sure to be bit.
Good Lord, deliver us !

From a workhouse where hunger and poverty
rage,
And distinction 's a stranger to birth, sex or
age,
Lame and blind, all must work, or be coop'd
in a cage.
Good Lord, deliver us !¹

¹ Voir sur de semblables parodies une collection intitulée *The Rumps, by the most eminent Wits, from 1639 to 1661.* London, 1662, in 8vo.

Collection of the Newest and most ingenious poems, &c. against Popery, in 4to.

Un ecclésiastique, le docteur *John Boys*, qui devint doyen de Canterbury, ne craignit pas, dans un sermon prêché à la croix de St. Paul, d'y placer une parodie de la prière Chrétienne, pour exprimer son animosité contre le Pape.

Un peu plus tard (vers 1647) on publia dans la collection de pamphlets de Robert Harley, Comte d'Oxford,¹ des formules religieuses et des prières, imitées du Rituel, pour le rétablissement de plusieurs membres du Parlement supposés atteints de la peste.

Puritains et Cavaliers employaient largement la phraséologie de l'Ecriture Sainte pour donner plus de piquant à leurs caustiques attaques, et se déchiraient en litanies railleuses et en prières-parodies.

¹ *Harleian Miscellany*, 2^{ième} vol. de l'édit. de Dutton.

Le célèbre Lord Somers, qui contribua peut-être plus que tout autre à l'expulsion de Jacques II, inféra dans ses essais, une parodie de quatre des chapitres de l'Evangile de St. Mathieu : "New Testament of our
 " Lords and Saviours, the house of
 " our Lords and Saviours, The House
 " of Commons, and the Supreme
 " Council at Windsor."

On y voit "The genealogy of the
 " Parliament from the year 1640 to
 " this present 1648. The book of
 " the generation of *John Pim*, the son
 " of *Judas*, the son of *Beelzebub*," &c.

Un des exemples les plus spirituels en ce genre est : *Old England's Te Deum* par *Sir Charles Hanbury Williams*, un des beaux esprits et des hommes à la mode du siècle dernier.

We complain of Thee, O King; we acknowledge Thee to be an Hanoverian.

All Hungary doth worship Thee, the captain everlasting.

To Thee all placemen cry aloud, the House
of Lords, and all the Courtiers therein.

To Thee *Carteret* and *Bath* continually do
cry :

Warlike, warlike, warlike Captain-general
of the armies ! *Brunswick* and *Lunenburg* are
full of the brightness of our coin.

The venal company of Peers praise Thee.

The goodly fellowship of Ministers praise
Thee.

The noble army of the Hanoverians praise
Thee.

.
O King, spare the people of England ;
And now squeeze the people of Hanover.
Govern them as Thou hast governed us,
And confine them to their turnips for ever,
And we bawl against Hanover, ever world
without end.

Vouchsafe, O King, to keep us this year
without thy Hanoverians.

O Lord, have mercy upon us.

O King, let thy mercy lighten our taxes,
as our credit should be in Thee.

Les publications de ce siècle sont
remplies de ces sortes de parodies, et
l'on en trouve d'amples détails dans
les trois procès intentés par le gou-
vernement à *William Hone*, en 1817.

Ils ont été imprimés avec ses défenses, et contiennent des renseignements nombreux et intéressants sur l'histoire de la parodie, durant ce que nous avons appelé la première période de ce genre de satire en Angleterre.

Ces trois procès, et les défenses de l'accusé, publiés in 8°, furent recherchés avec une avidité telle, qu'avant la fin de l'année 1818, il en fut vendu dix-neuf éditions, disent les bibliographies. Néanmoins aujourd'hui les trois parties réunies sont devenues assez rares, et se vendent de dix à douze francs.

Presque de nos jours même, la tendance à employer les formules de l'église dans les parodies politiques, était si forte que le célèbre *Burke* n'hésite pas, à la veille d'une dissolution du Parlement, à parodier dans un discours à la Chambre des Communes, la formule de la prière pour les morts : " And now," dit-il,

“ I hereby commit their body to the
“ grave, ashes to ashes, dust to dust,
“ in certain hope and expectation of
“ the glorious resurrection which,
“ by its good deeds, it shall surely
“ see.”¹

Un prédicateur Calviniste, populaire et de grand talent, le rever^d *Toplady*, persuadé que les lettres de *Lord Chesterfield* inculquaient une morale subversive, en publia une parodie sous la forme du *Credo* et des prières pour la cérémonie du Baptême. Ce morceau, malgré son exagération, résume assez fidèlement les principes du noble Lord.²

¹ Dans un ouvrage intitulé : *Foundling hospital for Wit*, on trouve de même plusieurs parodies sur des textes de l'Écriture sainte.

The Chronicles of the Kings of England, présentent aussi un résumé de l'histoire d'Angleterre, en phrases parodiées des livres des Rois, dans la Bible.

² Cette pièce est toute entière à la page 23 des *W. Hone's Trials*, troisième procès.

Avant d'entrer dans la seconde période de la parodie Anglaise, nous devons faire observer qu'il y a quelques rares exceptions à ce que nous avons dit ci-dessus, que la première est entièrement politique, et prend les formes de la liturgie Chrétienne.

La plus remarquable de ces exceptions est celle du poète *John Philips*, mort en 1708, et qui a parodié Milton d'une façon très spirituelle.¹ Les circonstances vulgaires de chaque jour sont heureusement mêlées au ton épique des vers ; la trivialité des mots est enchassée avec beaucoup d'effet ; l'épigraphe est très heureuse ; la comparaison entre les pantalons déchirés du héros, et un navire qui fait eau et qui sombre, termine ce petit poème de 143 vers, avec une majesté toute

¹ *Steele*, en parlant de cette pièce a dit, "it is the finest burlesque poem in our language."

classique. On croirait entendre l'exclamation de cet Espagnol qui disait que sa culotte se déchira avec un éclat pareil à celui que ferait le ciel et la terre, en se heurtant.

The splendid Shilling.

Epigraph.

. . . Sing heavenly Muse
Things unattempted yet in prose or rhyme,
A shilling, breeches and chimeras dire.
Happy the man who, void of cares and strife,
In silken or in leathern purse retains
A splendid shilling ! he nor hears with pain
New oysters cry'd, nor sighs for cheerful ale :
But with his friends, when nightly mists arise
To Juniper's Magpie, or Town-Hall¹ repairs,
When mindful of the nymph whose wanton eye
Transfixed his soul, and kindled amorous
 flames,
Chloe or Phyllis, he each circling glass
Wisheth her health, and joy and equal love ;
Meanwhile he smokes and laughs at merry
 tale,
Or pun ambiguous, or conundrum quaint :
But I, whom griping penury surrounds,

² Two noted alehouses in Oxford.

And hunger, sure attendant upon want,
 With scanty offal and small acid tiff
 (Wretched repast !) my meagre corpse sustain :
 Then solitary walk or doze at home,
 In garret vile, and with a warming puff
 Regale chill'd fingers
 But if a slumber happily does invade
 My weary limbs, my fancy, still awake,
 Thoughtful of drink, and eager, in a dream,
 Tiptle imaginary pots of ale ;
 In vain ! awake, I find the settled thirst
 Still gnawing, and her pleasant phantom curse.
 Thus do I live, from pleasure quite debarr'd.

Afflictions great ! but greater still remain.
 My galligaskins that have long withstood
 The winter's fury and encroaching frosts,
 By time subdued (what will not time subdue !)
 A horrid chasm disclose, with orifice
 Wide, discontinuous ; at which the winds
 Eurus and Aufer, and the dreadful force
 Of Boreas, that congeals the Cronian waves,
 Tumultuous enter, with dire chilling blasts,
 Portending agues. Thus a well-fraught ship
 Long sails secure, or through the Ægean deep,
 Or the Ionian ; till cruising near
 The Lilybean shore, with hideous crush,
 On Scylla or Charybdis (dangerous rocks !)
 She strikes rebounding ; whence the shatter'd

oak

So fierce a shock unable to withstand,

Admits the sea. In at the gaping side
 The crowding waves gush with impetuous rage,
 Resistless, overwhelming ; horrors seize
 The mariners ; death in their eyes appears ;
 They stare, they lave, they pump, they swear,
 they pray ;
 Vain efforts ! still the battering waves rush in,
 Implacable, till, delug'd by the foam,
 The ship sinks foundering in the vast abyss.

La parodie purement littéraire, en Angleterre, ne commence guère qu'avec le 19^{ième} siècle. Mais dès lors jusqu'aujourd'hui il en parut un si grand nombre, que nous devons nous borner à en parler d'une façon très sommaire.¹

On en a formé plusieurs recueils où l'on rencontre des pièces de mérite, composées par des écrivains de talent.

¹ A la vente de la bibliothèque de Mr. George Smith, Député Lieutenant des *Tower Hamlets*, vente qui se fit à Londres en Juillet 1867, et qui dura vingt jours, il se trouvait vingt-deux lots composés entièrement d'un nombre considérable de parodies anglaises, parmi lesquelles il y en avait de très rares.

Un de ces recueils, publié dans les premières années de ce siècle,¹ nous paraît assez important pour que nous en indiquions le contenu. Le volume commence par une préface composée par l'ombre d'Addison aux Champs Elisés, et le premier morceau est une parodie des *Seven Ages of Man*, dans la Comédie de *As you like it*, de Shakespeare. Puis suivent des parodies, 2°, de l'*Allegro* de Milton ; 3°, de l'*Alexander's Feast*, par Dryden ; 4°, d'un passage du *Temple of Fame*, de Pope ; 5°, d'un passage des *Saisons* de Thomson ; 6°, de *The Passions, an ode for music*, par William Collins.

Une seconde partie du même volume commence par une introduction écrite par l'ombre du doc-

¹ *Posthumous Parodies and other pieces composed by several of our most celebrated poets, but not published in any former edition of their works. London, Printed for John Miller, 1814, in 8vo.*

teur S. Johnson. On y trouve ensuite des parodies de la Ballade du *Vicaire de Bray*, de l'*Elegy in a Country Churchyard*, de T. Gray ; de *Retaliation*, d' Oliver Goldsmith, appliquée au diner donné annuellement par le *Speaker* de la Chambre des Communes ; une parodie des vers de William Cowper, supposée écrite par Alexandre Selkirk, durant son séjour dans l'île déserte de Juan Fernandez ; deux autres de la 12^{ième} Olympiade de Pindare, et de l'ode 8^{ième} du liv. IV. d'Horace.

Le volume finit par une parodie très plaisante du monologue de *Hamlet*, exprimant l'anxiété d'un homme endetté qui hésite à conclure un mariage de convenance.

To woo, or not to woo, that is the question !
Whether 'tis wiser in a man to suffer
The screws and pinches of a straiten'd fortune,
Or to take arms 'gainst some rich widow's
suitsors,

And by opposing, beat them? To woo—to
wed—

No more—and by a wedding say we silence
The creditors, and thousand barking pests
That snap at poor men.

Ce monologue a été parodié a
plusieurs reprises. On cite comme
une des meilleures celle de *Coleman* :

To drink, or not to drink, that is the question !
Whether 'tis nobler for a man to suffer
The desperate longings of outrageous thirst,
Or take the bottle up, against a sea of trouble,
And by drinking, end them? To drink, to
Stagger, no more—

Jusqu' aujourd'hui ce morceau de
Shakespeare n'a cessé d'être l'objet de
mainte et mainte parodies ; mais nous
ne nous y arrêterons pas ; continuons
à indiquer les principaux recueils
modernes qui en renferment.

D'abord se présente un volume
rare qui en offre des plus remarqu-
ables.¹

¹ The Spirit of the Public Journals. Lon-
don : Printed for James Ridgway. 1802. 8°.

Entr' autres celle de l'ode XIV.
livre 1^{er} des Odes d'Horace :

O navis ! referent in mare te novi
Fluctus, &c.

Britannia, while fresh storms are brewing,
I wonder what the devil you 're doing.
Put back to harbour, might and main,
Nor venture out to sea again :
Your hull's too tender long to last,
You're fain to try a jury-mast ;
Your tackle's old, your timbers crazy,
The winds are high, the weather hazy,
Your anchor's lost, you've sprung a leak ;
Hark ! how the rope and cordage creak !
A rag of canvas scarce remains ;
Your pilot idly beats his brains—

Beware of shoals—of wind and weather,
And try to keep your planks together,
Or else the rav'nous sea will gorge,
And lodge you next the Royal George.

Les odes 27 et 34 de ce même
livre, ainsi que la 16^{ième} du livre 2,
sont également parodiées d'une ma-
nière très classique, ce dont il n'y a
pas lieu de s'étonner lorsqu'on fait

que le célèbre professeur *Porson* est au nombre de ceux dont les pièces ont été choisies pour former ce recueil.¹

La dernière parodie de notre volume, celle de *l'Allegro* de Milton, est certainement écrite par une plume très exercée :

Off, blubb'ring Melancholy,
Of the blue devils and book-learning born,
In dusty schools forlorn,
Amongst black gowns, square caps, and book
unjolly !

But come, thou baggage, fat and free,
By Gentles called Festivity,
And by us rolling Kiddies—Fun ;
Freaks like these if thou canst give,
Fun, with thee I wish to live.

Dans une autre collection, *The Rejected Addresses*, les frères James et Horace Smith ont parodié, souvent avec un véritable talent de poète,

¹ Voir sa mordante satire en prose, intitulée : *Orgies of Bacchus*, et signée *Mythologus*.

douze des principaux écrivains de l'Angleterre. Ce volume est trop connu pour que nous en donnions des extraits. Nous ne pouvons cependant nous empêcher d'appeler l'attention sur la parodie de la bataille de *Flodden*, dans le sixième chant du poème de *Marmion*, qui, lorsqu'elle parut, fut admirée par le critique *Jeffreys* dans l'*Edinburgh Review*.

Au nombre des parodies qui se trouvent dans les *Ingoldsby Legends*, Barham en a faite une de l'ode célèbre sur les funérailles du général *Sir John Moore*. Lorsqu'elle fut publiée en 1824, elle parut assez belle pour que le Capitaine Medwin suggérât qu'elle était due à la Muse de *Byron*. Sidney Taylor réfuta cette supposition, et restitua l'ode à son véritable auteur, le Rév^d. *Charles Wolfe*. Amusé par cette discussion, *Barham* entra aussi dans la lice et prétendit que la pièce n'était qu'une

imitation de l'ode originale du Docteur *Peppercorn*¹ en huit strophes, dont voici un extrait :

Not a fou had he got, not a guinea or note,
And he look'd confoundedly flurried,
As he bolted away, without paying his shot,
And the landlady after him hurried.

All bare and exposed to the midnight dews,
Reclined in the gutter we found him:
And he look'd like a gentleman taking a snooze,
With his Marshall cloak around him.

Slowly and sadly we all walk'd down
From his room in the uppermost story;
A rushlight we placed on the cold hearth-stone,
And we left him alone in his glory.

Ce n'est pas seulement en Angleterre qu'on a discuté la paternité de cette ode célèbre : *The Burial of Sir John Moore*. On trouve à ce sujet toute une discussion littéraire dans

¹ Voir la dernière édition des *Ingoldsby Legends*, avec commentaire et explications historiques.

le journal *L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, 5^{ième} année, page 693, et 6^{ième} année, pages 19 et 106. D'après ces détails il paraîtrait que cette pièce n'est que la traduction d'une ode française composée à l'occasion de la mort du Comte de Beaumanoir, tué en 1749, à la défense de Pondichery.

Ni le son du tambour, ni la marche funèbre,
Ni le feu des soldats, ne marqua son départ ;
Mais du brave à la hâte, à travers les ténèbres
Mornes, avons porté le cadavre au rempart.

De minuit c'était l'heure, et solitaire et sombre,
La lune à peine offrait un débile rayon :
La lanterne luisoit péniblement dans l'ombre,
Quant de la bayonnette on creusa la gazon.

D'inutile cercueil ou de drap funéraire
Nous ne daignâmes point entourer le héros :
Il gifait dans les plis du manteau militaire
Comme un guerrier qui dort son heure de
repos.

.

L'une de ces deux odes est évidem-

ment une traduction de l'autre : mais quel est l'original ?¹

Un ouvrage qui jouit d'une aussi grande popularité que les Légendes de Barham et qui rentre plus spécialement dans notre sujet, c'est *The Book of Ballads de Bon Gaultier*.² On y trouve des parodies de Lord Macaulay,³ de Tennyson,⁴ de Robert Mont-

¹ Voici la note du correspondant de *l'Intermédiaire* : — "The well known verses on the death of Sir John Moore, attributed to the Rev. Charles Wolfe, but never acknowledged by him, are so similar to the above, that it is supposed Mr. Wolfe may have received the French stanzas from his relative M. Wolfe Tone, after his return from France."

² L'auteur principal, M. Théodore Martin, a pris une place des plus distinguées parmi les poètes de notre époque, par ses traductions en vers des œuvres d'Horace, et des deux parties du *Faust* de Goëthe.

³ *Lay of the Colt* (Horatius, Lays of Ancient Rome.)

⁴ *The Biter bit* (Queen o' the May), *The Lay of the Lovelorn* (Locksley Hall), *The Lament* (The Merman.)

gomery,¹ et de M^{me} Elifabeth Barrett Browning.²

Le poète *William Wordsworth*, malgré son mérite incontestable, a souvent paru aux lecteurs d'une monotonie fatigante dans ses descriptions de détails insignifiants. Aussi a-t-il prêté le flanc à plus d'un trait de satire.

Voici une parodie de sa pièce intitulée *Lucy*, qui critique ce défaut avec esprit et malice :

There lived amidst th' untrodden ways
To Rydal lake that lead,
A bard, whom there were none to praise,
And very few to read.

Behind a cloud his mystic sense
Deep-hidden, who can spy ?
Bright as the night when not a star
Is shining in the sky.

¹ Parodie du style de cet auteur que Macaulay critique d'une manière si sévère, dans un de ses *Essais*.

² *The Rhyme of Sir Launcelot Boyle*.

Unread his works—his milk-white doe
 With dust is dark and dim ;
 It's still in Longmans' shop, and oh !
 The difference to him !

Le style fatirique était trop dans les habitudes de *Thackeray*, pour qu'il ne se fût pas donné le plaisir de la parodie. Ses *Miscellanies* en contiennent de fort spirituelles de quelques uns des romanciers contemporains les plus célèbres.

Signalons enfin un recueil récemment publié : *Puck on Pegasus* ;¹ On y remarque des parodies de *Hiawatha*, de Longfellow, de *The Charge of the Six Hundred*, de Tennyson, et de *l'Horatius*, de Macaulay : "The fight for the championship as told by an ancient gladiator to his great-grandmother."

Pour terminer ce que nous avons à dire sur la Parodie Anglaise, rap-

¹ Par H. Cholmondeley Pennel. London : Hotten. 1869, in 4to.

pelons que les journaux comiques de Londres, *Punch*, *Judy*, *Fun*, *The Tomahawk*,¹ ont donné à diverses reprises, des parodies des meilleurs auteurs anglais. Quelques unes ont un véritable mérite littéraire.

Dernièrement le *Punch*, publié en Australie, a parodié d'une manière plaisante le poème de Tennyson, *Enoch Arden*.

L'Allemagne possède un nombre considérable d'ouvrages et de recueils de poésie et de prose comiques, burlesques, et appartenant au genre de la parodie proprement dite. Mais, ainsi que nous l'avons déjà annoncé au commencement de cet Essai, les auteurs qui se sont occupés de cette dernière forme de

¹ Ce dernier journal a publié en 1867 et 1868 de très agréables parodies de Goldsmith, Macaulay, Tennyson et Longfellow; et le *Punch*, du 19 Mars, 1870, nous présente la parodie de trois des odes d'Anacréon, accompagnée du texte grec.

la littérature satirique, n'ont point cherché à distinguer la parodie, des autres genres de la littérature comique. Leurs explications et leurs définitions sont si vagues et si générales, qu'il nous a été impossible d'arriver à un résultat satisfaisant, à moins de lire un grand nombre des deux mille articles environ, du catalogue de J. Scheible,¹ ce qui nous est impossible.

Les allemands regardent comme un des chef-d'œuvres du genre qui nous occupe, les *Litteræ obscurorum virorum* qui excitèrent à leur apparition une hilarité générale, et firent rire Erasme aux éclats. L'i-

¹ *Komische Literatur der Deutschen: Geistliche und weltliche satyren, Epigramme, Facetien, sottisen, Hof- und volksnarren, fastnachtluft, Schwänke, Anekdoten, Spottschriften, Pamphlete, Farcen, Possen, Hanswurftcomödien, alte volksbücher, Parodien und Travestien, Abhandlungen und Dissertationen über lächerliche und Sonderbare Themata, &c. &c.*

gnorance et la superstition des ordres monastiques de l'époque, la lourde pédanterie des faux savants, le ridicule des formes scolastiques, ne furent jamais plus spirituellement raillées.

La bonne foi et la vérité y étaient si bien imitées, que des moines même crurent au commencement, que ces lettres étaient véritables, et écrites pour leur instruction. Aussi le Pape Leon X. fulmina-t-il, en 1517, une bulle contre "cette œuvre d'écrivains pervers, ayant perdu toute crainte de Dieu, et des hommes."

Néanmoins, nous avons déjà dit, en parlant de ces lettres, les raisons qui nous empêchent de les considérer comme des parodies, dans notre sens.

Il en est tout autrement des trois petites pièces, publiées à Nordhausen, en 1869, vraies parodies du *Lied von der Glocke*, de Schiller, de chacune desquelles nous citerons une strophe.

*Essai sur**Der Punsch.*

Auf dem recken mit der Kohle
 Steht gescheuert blank und rein
 Eine wundervolle bowle.
 Was mag wohl darinnen fein?
 Wißt, auf aller wunsch
 Trinken wir heut' *Punsch*,
 Den die götter selber tranken
 Nur mit namen Necktar naunten.

.

Der Landkaffer.

Kanne! heute mußt du rennen
 Heute kommet gaß auf gaß,
 Und ich will den kaffee brennen
 Den du mir geholet hast.
 Nun mal rasch und flink
 Mir die trommel bring;
 Denn zu lange darf's nicht dauern,
 Das nicht unße Gäste lauern.

.

Das Schweineschlachten.

In dem stalle stehn du Schweine,
 Wohlgemästet, feist und fett,
 Bei des nächsten morgens scheine
 Kommen sie gewiß an's brett;
 Schickt zom Meister mir,
 Daß er früh umsechs,
 Sich mit seinen schlachtgeßellen
 Zu der arbeit möge stellen.

.

Un recueil à consulter sur les écrivains Allemands qui, sans nous avoir laissé peut-être, des parodies proprement dites, sont considérés comme parodistes dans leur pays, c'est *Das Kloster*,¹ collection d'opuscules curieux sur la littérature comique de l'Allemagne. On y trouve une partie des œuvres comiques de Thomas Murner, de Johan Fischart, et d'autres écrivains du même genre.

La poésie satirique et burlesque était en si grande faveur en Italie, dès le 16^{ième} siècle, que des hommes aussi supérieurs que *Laurent de Mé-*

¹ *Das Kloster, meist aus der ältern deutschen Volks-wunder Curiositäten- und Vorzugweise Komischen Literatur. Von J. Scheible. Stuttgart, 1845. 12 vols. petit in 8°. remplis de gravures très curieuses. Le même éditeur a publié deux suites à ce recueil, l'une sous le titre : Das Scaltjahr, en cinq volumes, même format, l'autre Der Schatzgräber, en quatre volumes. 1846.*

dicis et le célèbre *Galilée*, ne dédaignèrent pas de s'y exercer.¹

Cependant la parodie y est si peu cultivée, que les auteurs qui traitent de l'histoire de la littérature, en font à peine mention. Le *Quadrio*² est le seul, à notre connaissance, qui définisse très bien la parodie : “Componimenti o proprii, o d'altrui, applicati ad altro proposito, e volti in senso ridevole.”

Néanmoins le reste du chapitre, après quelques mots sur la parodie grecque et latine, n'offre plus que de longs détails sur la poésie entremêlée de diverses langues, sur la poésie macaronique, pédantesque, berniesque, &c., et ne parle d'aucune parodie Italienne.

*Crescimbeni*³ n'en dit mot non plus,

¹ Ginguéné, Histoire Littéraire d'Italie, tome 9, ch. 37.

² Storia e ragione d'ogni poesia, &c., tome 1, p. 176.

³ *Istoria della volgar poesia*. Roma, 1714, in 4°.

et il en est de même de *Giuseppe Bianchini di Prato*.¹

*Nicola Villani*² fait exception, et présente quelques renseignements sur trois ou quatre parodistes.

Pier Vittori, rapporte-t-il, nous apprend que plusieurs endroits des *Triumphes de Pétrarque* ont été parodiés dans la langue Toscane. *Della Casa* a fait la même chose pour un grand nombre des stances de *l'Orlando Furioso*. Enfin *G. Batista Lalli* a parodié quelques-uns des sonnets de Pétrarque.

Villani cite une agréable parodie, en langue Bergamasque, d'un passage des *Métamorphoses* du poète *Anguillara*.

Ce qui confirme que les écrivains

¹ Trattato della satira Italiana. Firenze, 1729, in 4°.

² L'Academico Aldeano, Ragionamento sopra la poesia Giocosa de' Greci, de' Latini e de' Toscani. Venezia, 1634, in 4°.

Italiens n'ont guère connu la parodie proprement dite, c'est que les nombreux auteurs de *Capitoli* et de *Satire*, Burchiello, Berni, Mauro, Varchi, Molza, Grazzini, Firenzuola, &c. ne nous ont point laissé de pièces de ce genre.

Nous n'avons pas trouvé que l'Espagne fut beaucoup plus riche en parodies que l'Italie. D'ailleurs la poésie satirique ne jouit jamais en ce pays, d'une très grande faveur.

Mais lorsque le caractère national commença à perdre de sa vigueur, les poèmes héroïques, quoiqu'assez nombreux encore, ne trouvèrent plus d'écho dans l'esprit populaire, et les auteurs, afin de lui donner un nouvel élan, remplacèrent la véritable grandeur par l'exagération. Or l'exagération de la dignité et de la gravité, est sûre d'amener la parodie à sa suite. C'est ce qui arriva en Espagne.

La quantité de poèmes et de romans interminables, où l'emphase domine, que ce pays produisit au 16^{ième} et au 17^{ième} siècles, donnèrent lieu à la parodie, dans la ballade et sur le théâtre où le *Gracioso* parodie constamment le héros de la pièce.¹

Néanmoins ce genre ne produisit que peu de pièces. La plus ancienne est *l'Asneida* (l'Anéide), par Cosme de Aldana, qui mourut avant d'avoir achevé son poème, si soigneusement détruit, dit-on, qu'on n'en connaît plus aujourd'hui aucun exemplaire.

Une autre parodie Espagnole, en trois chants, fut publiée à Paris en 1604, sous le titre de *Cintio Meretissimo*, et dont le sujet est la mort, les obseques et les honneurs rendus à *Chrespina Maranzmana*, chat de Juan Chrespo. C'est une des meilleures

¹ History of Spanish Literature, by George Ticknor. 3 vols. 8°. Trübner, 1863. Tome 2, p. 491.

imitations comiques des poèmes héroïques de l'époque.

Alors que régnait cet esprit de satire, les classiques grecs et latins ne pouvaient manquer d'attirer aussi l'attention.

On trouve dans la *Mosquea*, ou le combat des mouches et des fourmis, par *Villaviciosa*, ecclésiastique mort en 1658, une spirituelle parodie de la tempête, dans le premier livre de l'Enéide.

Le dernier poème de ce genre, au 17^{ième} siècle, mais le plus renommé est la *Gatomachia*, ou le combat de deux chats pour l'objet de leurs amours. Cette fantaisie de *Lope de Vega* est trop étendue sans doute, mais on y trouve d'excellentes parodies de l'Arioste, de plusieurs poèmes épiques bien connus, et de quelques anciennes ballades. Même aujourd'hui cette pièce est peut-être une de celles qui sont lues le plus fréquem-

ment, de toute la collection des œuvres mêlées de *Lope de Vega*.

Dans la suite, sous Ferdinand VI. et les deux Charles, ses successeurs, le déclin de la littérature en tout genre, fut rapide, malgré les efforts de Charles III. durant un règne de vingt-neuf ans.

La parodie littéraire disparaît enfin entièrement,¹ à moins qu'on ne considère comme telle, les sermons du fameux prédicateur *Frère Gerund de Campazas*, par le père Isla, qui mourut en 1781.

Frère de l'Espagne, le Portugal ne doit pas être oublié dans notre revue, quoique les Portugais soient en général, comme les Espagnols, d'humeur peu facétieuse. Ils se sont livrés rarement à cette joyeuse humeur qui enfante la parodie.

Il n'est pas impossible, néanmoins,

¹ Voir *Espagne Littéraire* (par Nicolas Bricaire). 3 vols. 1774.

de trouver chez eux des spécimens de ce genre de littérature.

Si, par exemple, on parcourt les ouvrages¹ de cet infortuné Ifraélite *Antonio Jozé da Sylva*, qui fut brûlé à Lisbonne le 13 Octobre 1726, on trouve que s'il n'a pas fait peut-être de parodies dans l'acception réelle du mot, il a certainement le génie parodiste.

La Parodie, cette portion de la littérature populaire dont nous venons de présenter une esquisse, prend son caractère des circonstances morales et politiques de l'époque, et du pays où elle se développe.

¹ Voici le titre des quatre volumes qui composent la collection de ses œuvres, dont les premières pièces séparées commencèrent à être imprimées en 1736: *Theatro comico Portuguez, ou Collecção das operas Portuguezas que se representaram na casa do theatro publico de Bairro alto de Lisboa offerecidas a' muito nobre Senhora Pecunia Argentina*. Lisboa, T. 1 et 2, 1787. T. 3 et 4, 1792.

Elle se modifie en conséquence, et trouve le plus d'encouragement au milieu de la turbulence des dissensions civiles et religieuses.

Les matériaux pour l'histoire de la parodie chez les anciens, sont très incomplets, car nous en avons perdu un grand nombre.

Chez les nations modernes, mais surtout en France et en Angleterre, ce genre a été cultivé de très bonne heure, et s'est reproduit durant tout le Moyen-âge, d'abord en latin, puis en langue vulgaire.

Nous n'avons pu donner qu'une faible idée de ce qu'osaient les parodistes de ces temps, pour tourner en ridicule les mœurs, les coutumes et les usages. Ce sont surtout les moines et le clergé séculier qui sont l'objet de leurs attaques.

Au quinzième siècle la parodie prend part à la grande lutte pour l'émancipation de la raison humaine,

182 *Essai sur la Parodie.*

si longtemps tenue captive par l'Eglise et la Scholastique.

Avec la Réforme, commence la période moderne de la Parodie, qui mériterait plus de développements que n'en comporte cet essai, car son histoire est plus utile qu'on ne croit, pour l'étude intellectuelle et politique des peuples.

Terminons par ces paroles de *Lenglet du Fresnoy*, dans son introduction à l'ouvrage de *Martial d'Auvergne* : " Ce ne sera pas, je crois, " une médiocre satisfaction à ceux " qui gloseront sur mes ouvrages, " d'appercevoir qu'ils en savent " beaucoup plus que moy. Je voudrois plus souvent leur procurer " ce régal. Car c'en est un très " délicat pour ceux qui aiment la " lecture."

FIN.

Du meme Auteur.

I.

MACARONEANA, ou Mélanges de Littérature Macaronique des différents peuples de l'Europe. Paris, 1852. 1 vol. 8°.

II.

HISTOIRE DES FOUS LITTERAIRES.
Londres : Trübner & C^{ie}. 1860. 1 vol. 8°.

III.

ANALYSE des six premiers volumes de la
SOCIETE DES PHILOBIBLON de
Londres. 1862. 1 vol. 8°.

IV.

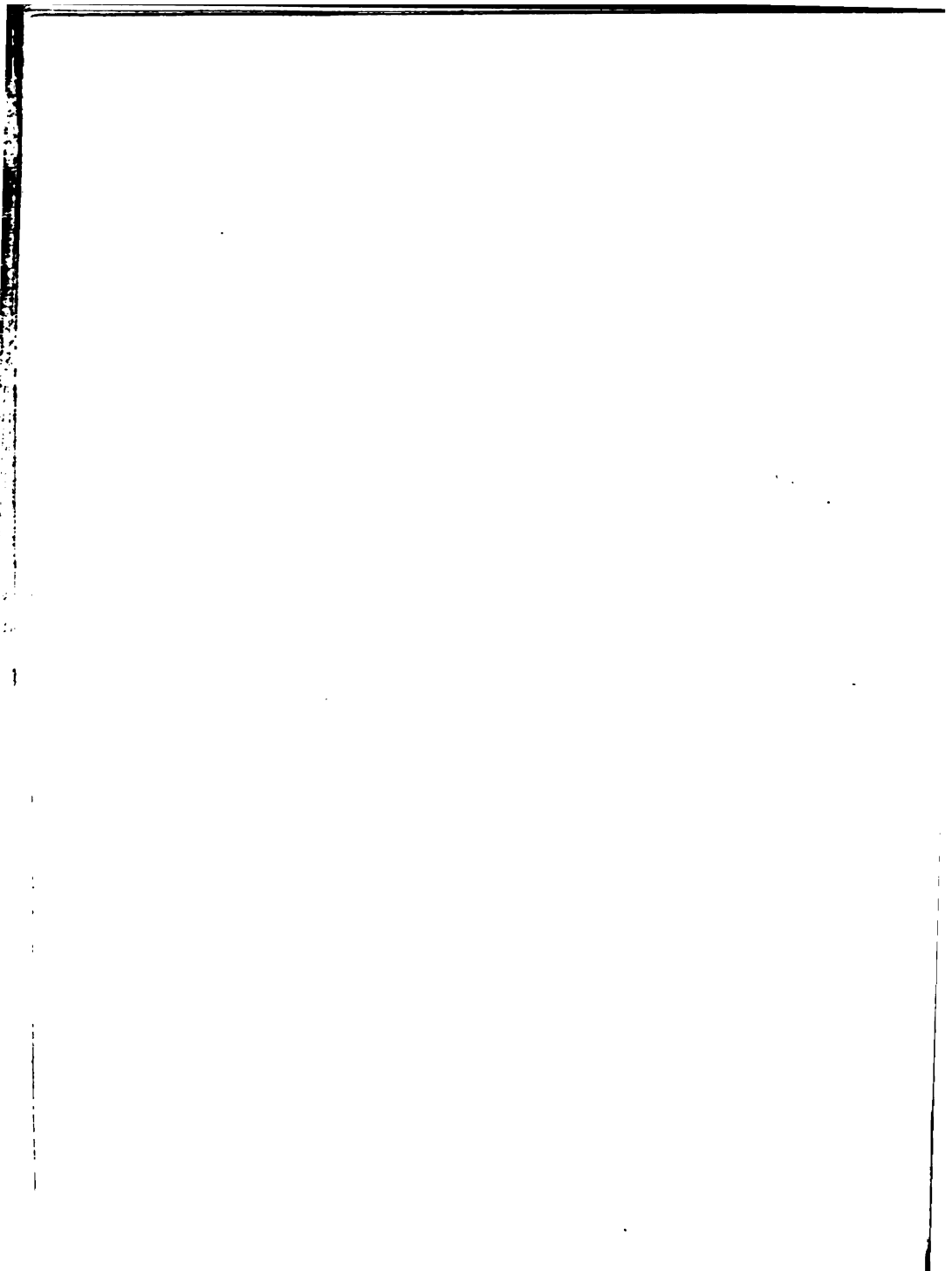
LE LIVRE DES VISIONS, ou le Ciel et
l'Enfer décrits par ceux qui les ont vus.
Londres : Trübner & C^{ie}., 1866. 1 vol. 8°.

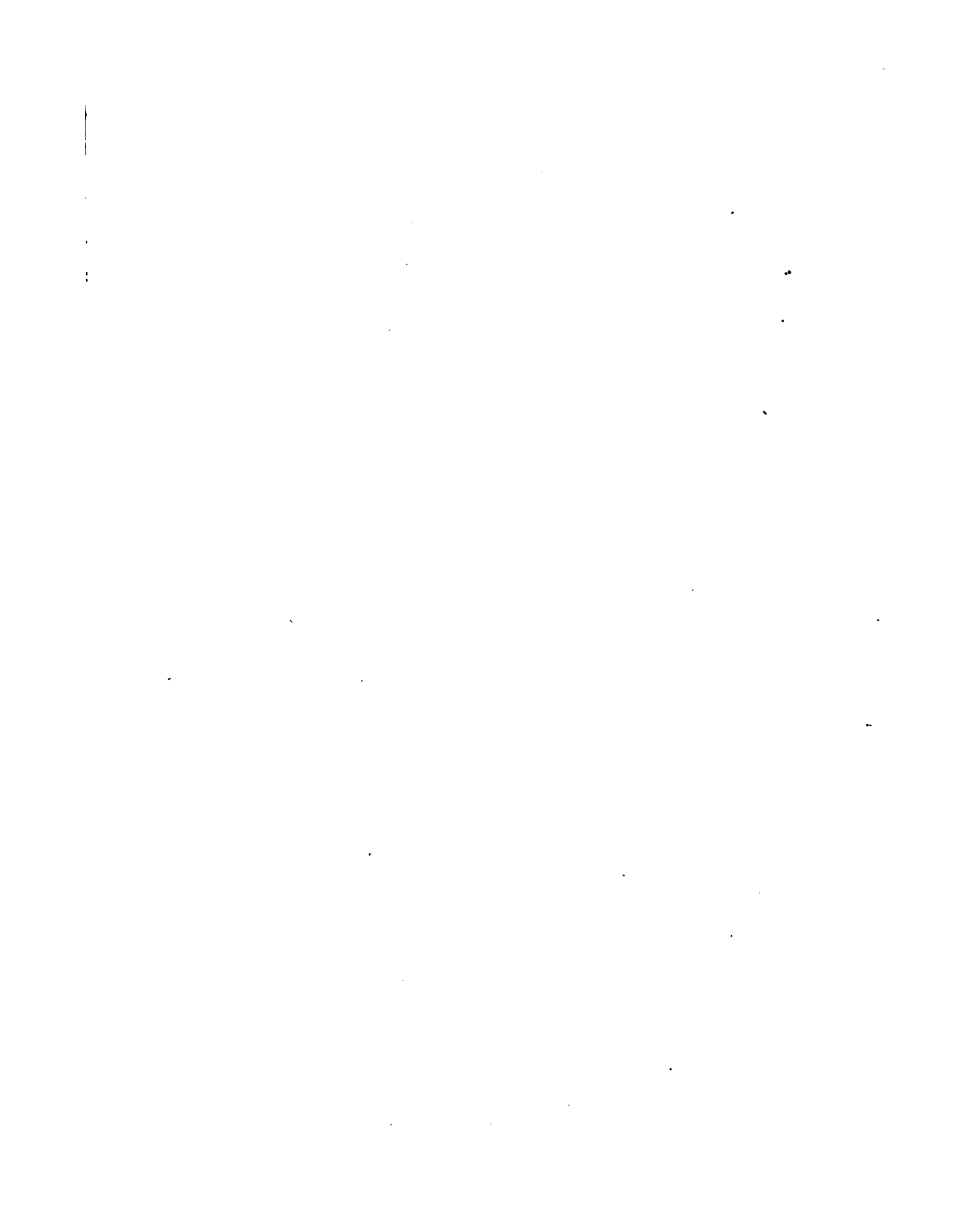
V.

HISTORICAL DIFFICULTIES and Con-
tested Events. London : John Murray.
1868. 1 vol. 8°.

VI.

REVUE ANALYTIQUE des Ouvrages
écrits en CENTONS, depuis les temps
anciens, jusqu'au 19^{ième}. siècle. Londres :
Trübner & C^{ie}. 1868. 1 vol. 8°.







[REDACTED]

.

.

.

.

.

.

